

La protection de l'environnement dans une perspective chrétienne

Pour une éthique de la Création : Bible et écologie

Frédéric BAUDIN

Directeur de *Culture Environnement Médias* (CEM)

www.cemfrance.eu

cem@cemfrance.eu

Introduction

Il est commun de dénoncer les dérives d'une société outrageusement consumériste dans les pays de tradition chrétienne, en Europe ou aux Etats-Unis. Il est vrai que depuis la révolution industrielle, nos sociétés occidentales ont cherché à maîtriser la nature, à contribuer au fameux progrès économique, scientifique, humain, tout en négligeant l'enseignement biblique pour définir une éthique saine de l'activité humaine. Quels que soient leurs fondements idéologiques, les nations qui développent aujourd'hui leur économie ont tendance à suivre ce modèle, dont les conséquences néfastes sur notre planète ne sont plus à démontrer. Il n'est sans doute pas trop tard pour changer de comportement, mais est-il possible, en tant que chrétiens, de fonder notre réflexion et notre action sur les normes bibliques ?

Dans la Bible, plusieurs verbes sont employés pour définir le *mandat* adressé par Dieu à l'humanité. Ce mandat demeure malgré la « chute », la rupture de l'alliance et de la communion avec Dieu qui affecte hélas en profondeur la nature et les êtres humains. Trois couples de verbes nous semblent résumer la mission, bénie par Dieu, de prendre soin de ce monde dans lequel nous avons été placés : « Multiplier-fructifier et remplir la terre », « dominer et soumettre » les animaux, la végétation et les ressources naturelles, au sens large, et enfin, « cultiver et garder le jardin ».

Que signifient ces verbes de la Genèse, en quoi consiste ce mandat que Dieu confie à l'humanité ? Quelles en sont les conséquences pour le milieu naturel, pour notre environnement ? Les chrétiens ont-ils une responsabilité plus particulière dans la protection de l'environnement ? Enfin, quelle mesures devrions-nous prendre, quelle attitude nous faudrait-il adopter pour contribuer à protéger notre planète et ses ressources ?

I. Etat des lieux

1.1 Le débat écologique

Les questions écologiques ont pris une importance réelle dans le débat public vers le milieu du XXe siècle. Il y eut bien, au siècle précédent, quelques précurseurs aux visées idéalistes, naturalistes, philanthropiques et esthétiques¹. En Europe et en Amérique du Nord, influencés par l'attention nouvelle portée à la « nature » grâce au romantisme et à l'essor des sciences naturelles, ils ont tenté de sauvegarder les animaux sauvages de toute atteinte ou exploitation par trop cruelle et mercantile ; ils ont également cherché à préserver les espaces ruraux, à défendre la qualité de la vie ou de l'air menacée par l'expansion des grandes villes industrielles. On leur doit la création des parcs nationaux comme Yellowstone, en 1872, aux États-Unis, et du *National Trust* en Grande-Bretagne, en 1895. C'est aussi grâce à leurs efforts, bientôt exercés au sein d'organisations internationales comme l'Office International pour la Protection de la Nature (OIPN), créé à Bruxelles en 1928, que la législation s'est renforcée pour protéger les oiseaux, les forêts ou la nature au sens large. Mais l'impact concret de ces mesures est resté entravé par les impératifs économiques et les difficultés politiques nées des grands conflits mondiaux ; Il demeurait faible devant les avancées de la civilisation industrielle. Les défenseurs de la nature passaient le plus souvent pour de doux rêveurs.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'humanité prend brutalement conscience de la puissance de l'arme nucléaire. Pour la première fois dans l'histoire, une seule bombe est capable de détruire tout être vivant sur une surface et dans des proportions jusqu'alors inimaginables. Les effets radioactifs de cette explosion atomique demeurent plus longtemps sensibles que ceux des armes classiques : bien après qu'ils ont été produits, ils poursuivent leurs ravages biologiques. L'arme apocalyptique s'est multipliée, bien qu'on ait tenté d'en limiter la production en privilégiant certaines puissances politiques antagonistes, que l'on espère raisonnables...

Dès les années cinquante, on commence à souffrir, à grande échelle et de façon plus sensible, des conséquences de la pollution engendrée par l'exploitation industrielle des ressources naturelles. Les réactions contre cette dégradation restent isolées. En France, le roman *Les racines du ciel* publié par Romain Gary, qui dénonce à sa manière (avec une portée métaphorique plus large) le massacre des éléphants d'Afrique, est couronné par le prix Goncourt en 1956. On le qualifie volontiers de « premier roman écologique »,

¹ Dans un article commun, *Environnement et développement durable*, Otto Schaefer et Stéphane Lavignotte soulignent que la Réforme protestante a permis à plusieurs protestants, poètes et scientifiques, de mettre en valeur le « beau théâtre » de la nature (Calvin) dès le XVIe siècle et au cours des siècles suivants, et de jouer ainsi le rôle de précurseurs dans la sensibilisation à la sauvegarde de la création (cf. Information-Evangélisation, ERF, *Les chrétiens, l'environnement et le développement durable*, sous la direction de J.-P. Barde, n°2, avril 2008.)

mais dans la préface de l'édition de 1980, l'auteur souligne qu'il ne mesurait pas alors « l'étendue des destructions qui se perpétuaient ni toute l'ampleur du péril² ».

Aux États-Unis, en 1960, Rachel Carson publie son ouvrage, *Silent Spring*³, qui fait date dans l'histoire de l'écologie moderne. Elle dresse un bilan sans concession : « Avoir tant risqué pour modeler la nature à notre idée, et manquer finalement notre but, serait le comble du ridicule ; telle est bien pourtant, semble-t-il, la situation ». Elle n'est toutefois pas la seule à dénoncer avec vigueur, preuves scientifiques indubitables à l'appui, les ravages de l'utilisation abusive de l'arsenal chimique mis à disposition des agriculteurs, afin de réduire les populations d'insectes nuisibles et les plantes adventices.

En France, on doit sans doute à Jean Dorst, professeur au Muséum national d'histoire naturelle à Paris, d'avoir l'un des premiers ; en 1965, publié un ouvrage scientifique solidement documenté et accessible au grand public sur l'état de la planète⁴. L'alerte est enfin davantage relayée par les médias, elle semble prise au sérieux. Plus récemment, des scientifiques reconnus comme Jean-Marie Pelt ou Hubert Reeves ont su vulgariser leurs travaux pour sensibiliser le public le plus large :

« Le réchauffement de la planète, l'amincissement de la couche d'ozone, la pollution des sols, de l'air et de l'eau, l'épuisement des ressources naturelles, la disparition des forêts et des zones humides, l'extinction accélérée des espèces vivantes, l'accumulation démentielle de déchets chimiques et nucléaires : notre planète est bien mal en point⁵... »

L'écologie est devenue une science reconnue et enseignée dans les universités. Elle est érigée en mouvement idéologique, avec son versant politique, aux visées plus discutables lorsqu'elles sont teintées de contre-culture hippie, d'idées révolutionnaires ou de spiritualité diffuse, sectaire ou nébuleuse, et bientôt d'alter-mondialisme plus souvent rouge vif que vert tendre.

1.2 Prise de conscience générale et premières mesures écologiques

Les hommes et les femmes dans leur ensemble n'ont donc pas anticipé la crise écologique. Mais le mouvement a commencé à s'inverser de façon significative, avec une portée politique, à la fin des années soixante. Les conférences internationales sur le thème de la protection de l'environnement ont débuté avec le sommet « Une seule terre » organisé par les Nations Unies à Stockholm en 1972. Le Programme des Nations Unies

² Romain Gary, *Les racines du ciel*, préface, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1980. Gary ajoute : « On a bien voulu écrire, depuis la parution de ce livre, il y a vingt-quatre ans, qu'il était le premier roman « écologique », le premier appel au secours de notre biosphère menacée. [...] Les temps n'ont guère changé depuis la publication de cet ouvrage [...] La prise de conscience « écologique » elle-même se heurte à ce que j'appellerais l'inhumanité de l'humain. »

³ Cf. Rachel Carson, *Printemps silencieux*, Paris, Plon, 1963.

⁴ Jean Dorst, *Avant que nature meure...*, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé, 1965. Une édition abrégée est parue en 1970, *La nature dé-naturée*, Paris, Points-Seuil, 1970. Dans cette édition, on note que la citation de la préface est tirée du roman de Romain Gary, *Les racines du ciel*...

⁵ Hubert Reeves, *Mal de terre*, Paris, Seuil 2003.

pour l'Environnement (PNUE) est créé cette même année, afin de renforcer et de coordonner les initiatives publiques et privées pour la protection de l'environnement au niveau mondial.

Plusieurs catastrophes écologiques contribuent alors à éveiller les consciences dans les pays riches portés par l'euphorie des « Trente glorieuses », ces années d'expansion économique et de relative abondance. Les images de populations amaigries et décimées par les sécheresses récurrentes en Éthiopie et au Sahel ou par les inondations au Bangladesh émeuvent profondément les populations occidentales. En 1976, les fuites mortelles de dioxine à Seveso, en Italie, suscitent la méfiance devant l'industrie chimique. Ces craintes sont renforcées en 1984 par l'accident de Bhopal, en Inde, où les émanations d'isocyanate de méthyle (MIC) font près de trois mille morts et plus de cinquante mille victimes au total. En 1986 survient l'explosion du réacteur nucléaire de Tchernobyl, en Ukraine. Un nuage toxique survole une vingtaine de pays européens, désarmés devant cet accident qui jette le discrédit sur l'énergie atomique, pourtant jugée indispensable pour répondre aux besoins énergétiques croissants de l'industrie et des populations. Les marées noires les plus spectaculaires, consécutives aux naufrages du Torrey Canyon (1967) et de l'Amoco Cadiz (1978) ont fortement perturbé la faune et la flore marines et côtières. Elles ont également permis d'alerter l'opinion mondiale sur les risques de pollution. Mais les intérêts économiques demeurent supérieurs, souvent au détriment des impératifs écologiques et de la protection des richesses naturelles à moyen et long termes.

Les autorités politiques ont cependant commencé à prendre, dans ces situations tragiques, des mesures efficaces pour encadrer les diverses activités industrielles les plus sensibles et polluantes. C'est le cas lorsqu'on découvre, par exemple, le « trou d'ozone ». La communauté internationale réagit et interdit rapidement, dès 1979, en Amérique et en Europe du nord, l'utilisation d'hydrocarbures fluorés (CFC), sous forme gazeuse ou liquide, responsables de cette dégradation de l'atmosphère. Cette alerte conduit les délégués internationaux réunis à Genève à se pencher plus particulièrement sur le thème des changements climatiques, en collaboration avec l'Organisation Météorologique Mondiale (OMM) créée en 1947. Les rencontres se multiplieront ensuite dans le monde entier.

En 1992, la conférence de Rio de Janeiro marque une étape importante. Elle rassemble cent dix-sept chefs d'État ou délégués des gouvernements de cent soixante-dix-huit pays. Ce sommet débouche sur la rédaction d'une Convention-Cadre sur les Changements Climatiques (CCCC), aujourd'hui signée par près de cent quatre-vingt-dix États. D'autres textes concernent plus spécifiquement la préservation de la diversité

biologique. Les délégués rédigent les « Agendas 21 », un programme dont les principaux objectifs pour le XXI^e siècle sont « la lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale, la production de biens et de services durables et la protection de l'environnement ». Des accords pour tenter de régler les problèmes de la désertification et sur l'aide au développement sont signés. Ils reprennent et formalisent plusieurs textes antérieurs pour définir le développement durable et jeter les bases d'un programme d'actions urgentes à entreprendre, afin de préserver l'environnement à l'échelle mondiale. Le bilan du Sommet mondial pour le développement durable, qui s'est tenu à Johannesburg en 2002, est dans l'ensemble positif, mais certaines ombres subsistent sur la mise en œuvre de ces textes fondamentaux, que les prochains congrès internationaux ne dissiperont probablement pas de façon définitive.

Élaboré en 1997, le protocole de Kyoto sur les changements climatiques est approuvé par l'ensemble des États présents à Johannesburg en 2002. Il prévoit la réduction des émissions de six gaz à effet de serre d'au moins 5 % entre 2008 et 2012, par rapport au niveau atteint en 1990, pour une quarantaine de pays industriels. Ce texte est entré en vigueur en février 2005, en partie grâce à la ratification, in extremis, annoncée par la Russie (17 % des gaz à effet de serre) en novembre 2004 ; il est désormais ratifié par les États qui s'étaient engagés à Johannesburg, à l'exception notable de grandes puissances comme les États-Unis (36 % des gaz à effet de serre) et de l'Australie, qui en ont affaibli la portée symbolique et pratique.

Les retenues étaient déjà très sensibles lors de la Conférence de La Haye, en novembre 2000. Georges W. Bush, encore récemment élu président des États-Unis, avait annoncé dès le mois de mars 2001 son refus de ratifier l'accord, qu'il soutenait par ailleurs. Pour se justifier, il avait invoqué le spectre habituel des emplois menacés par ces mesures. Les États-Unis ont donc mis en place, en 2002, leur propre protocole de réduction des gaz à effet de serre, plus modeste et surtout moins contraignant, peu en rapport avec les exigences au niveau mondial et surtout en Amérique du Nord. Les mesures prises cependant par certains États, comme la Californie, le film d'Al Gore, *Une vérité qui dérange*, dont le rayonnement et l'influence ont porté des fruits tangibles, l'élection en 2009 de Barak Obama, jugé plus favorable à une politique qui tient compte des enjeux écologiques, la crise financière consécutive aux excès d'une domination économique abusive, tous ces faits atténuent sensiblement les réticences montrées jusqu'alors par les autorités et le peuple américains.

Certains pays comme l'Inde, la Chine ou le Brésil ont obtenu de ne pas s'impliquer dès aujourd'hui dans le processus de Kyoto, qui freinerait leur développement industriel. On sait pourtant qu'ils émettent des quantités importantes des six gaz incriminés, en

particulier le dioxyde de carbone (CO₂). C'est aussi le cas des pays exportateurs de pétrole. On juge enfin qu'il faudrait réduire les émissions d'au moins 60 % par rapport au niveau mondial actuel pour stabiliser la situation. Comment contrer ces effets pervers ?

1.3 Les perspectives internationales

Les idées émises lors du Colloque International « Francophonie et Développement durable : Quels enjeux, quelles priorités pour l'horizon 2012? », qui s'est tenu à Dakar en mars 2002, résument assez bien les lignes de force proposées tant sur le plan international que local :

Promouvoir la dimension pluriculturelle dans le concept du développement durable ; accroître l'éducation et la sensibilisation à l'environnement ainsi que la coopération scientifique, notamment dans la recherche et tout spécialement sur la question de l'eau ; assurer la diffusion la plus large de l'information ; changer de paradigme économique et repenser les modes de production ; privilégier la sphère humaine dans son ensemble plutôt que l'individu ; prendre en compte l'adaptation des pays les plus pauvres, en particulier en Afrique ; renforcer le droit international et la gouvernance mondiale⁶.

Si ces mesures ou idées proposées sont positives et cohérentes, et en partie suivies dans de très nombreux pays, on ne peut s'empêcher, toutefois, de commencer par en souligner les limites. Les pays les plus concernés par les recommandations des consultations mondiales traînent des pieds pour ratifier les accords ou se conformer aux directives qui en émanent. L'économie toute-puissante et les modes de vie ou de production des pays riches, les plus voraces en énergie, continuent de prendre le pas sur les besoins fondamentaux d'une bonne part de l'humanité. Le renforcement du droit international et la gouvernance globale tant souhaités ne risquent-ils pas de nous engager à subir les excès d'une dictature écologique ?

Les mesures concrètes, qui appellent une décision politique, visent en premier lieu à réduire les gaz à effet de serre, responsables du réchauffement climatique. Faut-il, par exemple, planter des arbres, créer des forêts qui seraient autant de « puits de carbone », capable d'absorber les excédents en CO₂ lors du processus vital de la photosynthèse ? De réels efforts ont été entrepris dans ce sens, mais les connaissances scientifiques doivent être complétées sur ce phénomène complexe avant de déclarer ces mesures entièrement fiables. Les forêts équatoriales les plus dynamiques sont aussi l'objet d'une exploitation intense ; le commerce des bois exotiques, mieux réglementé et surveillé ces dernières années, continue d'être florissant et lucratif, au point d'éveiller les convoitises les plus ambiguës et de justifier des pratiques souvent condamnables. Par ailleurs, les pays développés où les forêts sont encore assez vastes, comme le Canada, ont fait valoir leurs droits pour que l'on tienne compte de ce recyclage naturel dans le calcul, délicat et

encore mal balisé, des émissions de gaz carbonique. On envisage également de développer d'autres techniques pour piéger ce gaz indésirable : on peut l'enfouir dans les couches géologiques profondes ou accroître le recyclage océanique par la photosynthèse en multipliant les phytoplanctons.

D'aucuns préconisent de développer les énergies « propres » et renouvelables, d'origine éolienne, solaire, hydraulique, géothermique, etc., pour produire de la chaleur ou de l'électricité. À l'exemple de l'Allemagne, nous devons certainement progresser dans ces domaines en France. Dans la zone méridionale, par exemple, une volonté politique plus appuyée permettrait de généraliser le recours à l'énergie solaire pour compléter la production d'eau chaude sanitaire. Mais il paraît peu réaliste, à court terme, d'attendre de ces nouvelles sources naturelles une solution définitive aux problèmes posés par les besoins croissants en énergie et par la pollution.

Devons-nous donc miser sur l'énergie nucléaire présentée, elle aussi, comme « propre », car sa production n'engendre aucune émission de gaz carbonique ? « Non merci ! » disent en chœur bon nombre d'associations et mouvements écologistes ! En France, l'électricité est pourtant produite pour l'essentiel (environ 80 %) par l'énergie nucléaire. Si une telle dépendance pose une réelle question, il paraît risqué de s'affranchir totalement de cette source d'énergie puissante et efficace, au prix souvent séduisant pour le consommateur. Les techniques nouvelles, encore à l'étude, semblent prometteuses. Elles visent à maîtriser la fusion nucléaire à des fins civiles. C'est l'objet, notamment, du projet international de recherche autour du réacteur nucléaire *Iter* implanté en France à Cadarache (Bouches-du-Rhône). Contrairement à la fission nucléaire, gourmande en minerai d'uranium et prodigue en déchets radioactifs, la fusion d'atomes de tritium et de deutérium, très abondants sur terre comme dans les océans, permettrait de réduire considérablement les déchets et de fournir une énergie plus puissante encore et quasi inépuisable. Mais nous n'en sommes encore qu'aux débuts de cette recherche qui promet d'être assez longue avant de produire des résultats exploitables dans la pratique..

1.4 Les autorités politiques face au défi écologique

Pour les autorités politiques, les décisions ne sont pas faciles à prendre. Comment gérer au mieux les ressources de cette terre, quand les impératifs économiques et sociaux contrarient souvent les bonnes résolutions prises par les divers acteurs de la société, à tous les niveaux ? Les mouvements écologistes de nature politique ne convainquent pas toujours : si l'écologie doit influencer la politique, et donc les décisions

⁶ Cf. <http://www.sommetjohannesburg.org/initiatives/rapfinal-dakar.html>

en faveur de la protection de l'environnement, elle ne doit pas devenir une nouvelle religion intégriste, inflexible dans sa dogmatique parfois aveugle, quand bien même elle serait populaire.

Le succès relatif des « Verts » (sous différentes bannières) lors des dernières élections européennes de juin 2009, en particulier en France, semble révéler une intention réellement populaire pour répondre à l'appel de préserver la planète. Il est cependant troublant de constater que le vote écologique, dans notre pays, se manifeste surtout pour les Européennes et non pour les Présidentielles.

Les résultats depuis la candidature de l'écologiste René Dumont à l'élection présidentielle en 1974 sont éloquentes. En 1984, les listes écologistes obtenaient déjà près de 7% des suffrages aux Européennes et passaient pour la première fois la barre des 10% (11,6%) en 1989 pour atteindre près de 20% en 2009⁷. En revanche, René Dumont obtenait seulement 1,3% des suffrages aux Présidentielles de 1974 et les listes écologistes ont ensuite culminé à 7,1% en 2002, pour retomber à 2,9% en 2007 lors des consultations nationales.

Ces résultats indiquent qu'au plan national, les électeurs français pensent que l'écologie est désormais intégrée aux programmes des divers partis. Au niveau européen, le vote écologique prend le sens d'une valeur plus sûre, probablement en partie contestataire, dans un espace où les repères politiques et humains habituels sont sans doute plus flous et plus lointains. L'effritement de la gauche communiste et socialiste profite aux partis verts, auxquels on a d'ailleurs souvent reproché, là encore, d'être des rouges déguisés en vert⁸. Quoi qu'il en soit, il est désormais admis, dans tous les partis, que l'écologie doit être inscrite dans les programmes politiques, et les gouvernements intègrent systématiquement un ministère consacré à l'écologie, l'environnement ou le développement durable.

En matière d'écologie, le choix politique est cependant délicat. Comme dans bien d'autres domaines, les seuils à franchir ou les limites à ne pas dépasser ne sont pas toujours aisément identifiables, d'autant plus que l'on manque souvent de discernement. Les exemples très galvaudés des « vaches folles », de l'emploi de pesticides ou encore des manipulations génétiques augmentent la confusion et perturbent notre jugement. Ils fournissent une illustration du fameux « principe de précaution » si souvent difficile à mettre en œuvre. Ce n'est pas à proprement parler le recours à des farines animales (cela reste bien sûr un sujet de réflexion pour les espèces herbivores), aux pesticides ou

⁷ Europe Ecologie 16,28% + Alliance Écologiste Indépendante (AEI) 3,63%.

⁸ A l'Assemblée nationale, le groupe de la Gauche Démocrate et Républicaine (GDR) regroupe des députés communistes et divers gauche et des Verts. Les partis verts au Parlement européen sont traditionnellement situés à

à la génétique, qui sont à blâmer, mais davantage leur usage abusif et sans discernement pour satisfaire sans délai aux exigences du souverain profit.

Le profit reste nécessaire et peut nous conduire à donner librement notre superflu, pour le moins, à ceux qui en ont le plus besoin ! Alimenté par la cupidité, il peut aussi entretenir le cercle vicieux d'une exploitation malsaine des ressources et des échanges. Tous les acteurs de la vie économique sont concernés : les agriculteurs, par exemple, qui souhaitent de meilleurs rendements en un minimum de temps et avec le moins de pertes possible ; les fabricants de pesticides ou d'OGM (souvent les mêmes, qui misent sur les deux tableaux), dont les agriculteurs dépendent étroitement ; les distributeurs, petits et grands, les centrales d'achat, qui renforcent l'effet de concurrence poussé à l'extrême ; et enfin le consommateur – chacun de nous ! –, qui se satisfait de faire ses courses à moindre prix, souvent attiré et dupé par des publicités tape-à-l'œil et parfois mensongères. Où donc se situe l'intervention politique dans ce dédale de responsabilités ?

En premier lieu, les élus qui exercent le pouvoir public devraient se soucier davantage des conséquences du gaspillage insensé des ressources naturelles, en particulier des sources d'énergie fossiles comme le pétrole et le gaz, ce qui en réduirait d'autant plus les émissions nocives.

Imaginons que l'on cherche ainsi, pour des raisons « écologiques », à freiner la production automobile pour diminuer le nombre de voitures et la consommation pétrolière dans nos pays européens. Cela est sans doute nécessaire, mais une transition trop brutale aurait pour effet de déstabiliser nos sociétés. Notre économie est largement dépendante de ce bien de consommation courante qui demeure le moteur d'une multitude d'entreprises sous-traitantes. On tend donc à favoriser aujourd'hui, entre autres, le recours aux biocarburants, obtenus après la transformation de produits d'origine essentiellement végétale (éthanol, méthanol, biodiesel ou diester). Depuis les années 70, le Brésil s'est engagé dans cette voie : après une période de revers, des millions de voitures sont désormais alimentées avec de l'éthanol extrait de la canne à sucre. Mais cette culture intensive peut aussi poser des problèmes de pollution liée, par exemple, à la pratique du brûlage des parties basses de la plante pour faciliter la récolte, qui contribue hélas à la dégradation des sols. Il semble que la culture d'une céréale, le sorgho sucré, soit plus prometteuse, notamment en Chine, grâce à de meilleurs rendements et une bonne adaptation aux sols secs et relativement pauvres. Mais cela ne résout pas davantage la question des émissions d'oxydes d'azote (NOx), toujours élevées pour

certaines biocarburants (diester). Il est enfin révoltant, pour beaucoup d'hommes et de femmes et surtout pour les populations qui connaissent la disette ou la famine, de savoir qu'une partie des plantes cultivées dans le monde est utilisée, au risque de voir augmenter de façon inquiétante leur prix sur les marchés, pour abreuver les réservoirs de nos voitures et non pour nourrir ceux qui ont faim. Et en fin de compte, il est tellement plus facile d'utiliser notre voiture, sans trop se poser de question. Faut-il que le prix du pétrole augmente de nouveau, dans des proportions inédites, pour que la circulation automobile diminue durablement ?

Face au défi posé par la crise écologique, l'individu comme les communautés humaines expriment leurs craintes, éventuellement à travers leurs votes, mais ils continuent de se trouver démunis lorsqu'il s'agit de passer aux actes. La mise en pratique des mesures préconisées en haut lieu semble difficile sur le terrain, voire utopique et même inutile : certains considèrent que les petites actions individuelles ou communautaires pour protéger l'environnement se perdent dans l'océan des problèmes écologiques. Pour leur part, les chrétiens n'ont pas toujours réagi avec la rapidité que l'on était en droit d'attendre de leur part, sauf dans quelque cénacle théologique ou œcuménique, où l'on s'efforçait pour le moins de réfléchir. Ils ont en général tardé à manifester leur intérêt et à proposer des solutions en lien avec leur foi.

1.5 La réaction des Eglises et des chrétiens

Les Églises historiques ont fini par suivre le mouvement des conférences internationales en organisant un premier rassemblement œcuménique à Vancouver, en 1983, sur le thème « Justice, Paix et Sauvegarde de la Création », sous l'impulsion du physicien allemand C. F. Von Weizsäcker⁹.

En 1989, la Conférence des Églises Européennes convoque près de six cent cinquante délégués à Bâle, en Suisse, toujours sur ce thème, qui sera repris en juin 1997 à Graz, en Autriche. Dans le même élan, le réseau écologique chrétien européen (ECEN, *European Christian Environmental Network*¹⁰) est mis en place en 1998. Il adresse régulièrement des appels aux Églises chrétiennes et leur propose de célébrer un « Temps de la Création », avec des liturgies appropriées, du premier dimanche de septembre au deuxième dimanche d'octobre.

⁹ Voir Car F. von Weizsäcker, *Le temps presse, Une assemblée mondiale des chrétiens pour la justice, la paix et la préservation de la création*, Paris, Cerf, 1987. Pour une évaluation critique de ce mouvement, voir *La Revue Réformée*, n° 157, 1988/5, Tome XXXIX. Le n° entier est consacré à ce sujet (voir en particulier, l'article de Paul Wells : *Quand le temps presse, Dieu se presse lentement...*). Voir aussi l'ouvrage collectif, *L'agitation et le rire*, Genève, Labor et Fides, 1989.

¹⁰ Voir www.ecen.org

L'ouvrage du penseur calviniste Francis Schaeffer, *La pollution et la mort de l'homme*¹¹ fut sans doute l'un des plus vigoureux plaidoyer en faveur d'une saine gestion des ressources et de la protection de la nature dans les milieux protestants évangéliques. Schaeffer répond en particulier à Lynn White Jr. en lui donnant d'abord en partie raison pour mieux souligner ensuite que la foi chrétienne, bien comprise et vécue avec authenticité, conduit à garder la terre et non à la détruire. Les philosophes Jacques Ellul et Jean Brun ont également nourri cette prise de conscience des problèmes écologiques dans les Églises et bien au-delà des cercles religieux : ils critiquent le scientisme et le technicisme outranciers de nos sociétés modernes et dénoncent la vanité du salut qu'elles en attendent aveuglément. Jacques Ellul plaide pour une responsabilité religieuse bien assumée :

« L'homme appartient à cette création, mais il y porte une présence de Dieu, on dira souvent alors qu'il est gérant de la création pour Dieu. Il est Lieu-tenant de Dieu dans la création. [...] L'homme ne doit pas gérer cette création pour la puissance et la domination, mais en tant que représentant de l'amour de Dieu¹². »

Les chrétiens évangéliques, réunis en 1987 à Villars, en Suisse, signent une *Déclaration sur l'Entraide et le Développement*¹³, mais ce texte passe souvent inaperçu. Plusieurs articles sur le thème de l'écologie sont publiés dans les revues théologiques, notamment par le théologien évangélique Henri Blocher¹⁴. Les travaux du « Comité de Lausanne » ont également rendu les évangéliques plus sensibles à la nécessité de préserver la création dans son ensemble¹⁵. La *Déclaration de Lausanne* est issue du Congrès international pour l'évangélisation (CIPEM) qui s'est tenu à Lausanne en juillet 1974 avec une participation de plus de 4000 chrétiens venus du monde entier. L'article 5, *La responsabilité sociale du chrétien*, souligne les bases d'une action sociale cohérente avec le message évangélique. En juillet 1989, à Manille, plus de trois mille participants d'environ cent soixante-dix pays se sont de nouveau rassemblés et ont publié le *Manifeste de Manille*, qui développe et complète les articles de la précédente *Déclaration*. Pendant les quinze ans qui se sont écoulés entre les deux congrès, plusieurs consultations ont eu lieu sur des thèmes tels que « Évangélisation et responsabilité sociale », « Un style de vie simple ». Ces textes ne font pas directement référence à la

¹¹ La version anglaise fut publiée en 1970 et traduite en français en 1974 : Francis Schaeffer, *La pollution et la mort de l'homme*, Guebwiller, LLB, 1974.

¹² Jacques Ellul, *Le rapport de l'homme à la création*, Foi et Vie, *Écologie et Théologie*, Rodes, Ellul, Charbonneau, etc., n° 5-6, décembre 1974, p. 138.

¹³ Voir *La Revue Réformée*, no. 157, 1988, p. 72-74. Le texte est reproduit ci-dessous, voir Annexes I.

¹⁴ Cf. *Dieu est-il vert ?* (Fac Réflexion, n°15, janvier 1990), dont nous avons repris le titre pour notre ouvrage paru aux éditions Croire Pocket, Paris, 2007. Voir aussi Philippe Gold-Aubert, *La Pollution, ses dangers, ses limites*, *Ichthus* N° 40, Février 1974 ; Luc de Benoît, Jean Humbert, *La responsabilité écologique du chrétien*, *Ichthus*, N° 50, Février-mars 1975 ; *Écologie et Création* (articles de J. M. Dumas, H. Blocher, A.-G. Martin, C.H. Poizat, J. Brun et P. Jones), *La Revue Réformée*, n° 169, juin 1991.

protection de l'environnement, mais ils ont certainement inspiré les initiatives dans ce domaine. L'association *A Rocha* (en portugais : Le Rocher), créée en 1983 par le pasteur anglican Peter Harris, a inauguré un premier centre d'études et de recherche dans l'Algarve, au sud du Portugal, afin de mettre en œuvre un projet de protection de l'environnement dans une perspective chrétienne. Cette association basée en Grande-Bretagne est soutenue depuis l'origine par John Stott, pasteur éminent du courant évangélique de l'Église anglicane et ornithologue passionné (il est aussi l'un des maîtres d'œuvre du Comité de Lausanne). Ces dernières années, l'association *A Rocha* a pris une dimension internationale et regroupe actuellement une vingtaine d'associations sur plusieurs continents (Grande-Bretagne, Kenya, Liban, France, République Tchèque, Canada, Inde, Pérou, etc.)¹⁶. Parmi les nombreuses organisations encore récentes aux Etats-Unis, notons le Réseau Évangélique pour l'Environnement (*Evangelical Environmental Network*), qui est à l'origine d'une *Déclaration évangélique sur la protection de l'environnement*, reprise, adaptée et diffusée par l'Alliance évangélique mondiale lors de son Assemblée Générale à Pattaya, Thaïlande, en octobre 2008¹⁷.

Dans un souci de justice, le pape Jean-Paul II a exhorté les fidèles catholiques romains à s'intéresser aux questions de l'environnement et du développement durable :

L'homme, saisi par le désir d'avoir et de jouir plus que par celui d'être et de croître, consomme d'une manière excessive et désordonnée les ressources de la terre et sa vie même. À l'origine de la destruction insensée du milieu naturel, il y a une erreur anthropologique, malheureusement répandue à notre époque. [...] Il (l'homme) croit pouvoir disposer arbitrairement de la terre, en la soumettant sans mesure à sa volonté, comme si elle n'avait pas une forme et une destination antérieures que Dieu lui a données, que l'homme peut développer mais qu'il ne doit pas trahir. Au lieu de remplir son rôle de collaborateur de Dieu dans l'œuvre de la création, l'homme se substitue à Dieu et, ainsi, finit par provoquer la révolte de la nature, plus tyrannisée que gouvernée par lui¹⁸.

¹⁵ Voir www.lausanne.org

¹⁶ Voir www.arocha.org

¹⁷ Voir Annexes II. *On the Care of Creation, An Evangelical Declaration on the Care of Creation*, voir aussi *Evangelical Environmental Network*, www.creationcare.org et www.worldevangelicals.org (Alliance Évangélique Mondiale), pour la traduction française (voir <http://www.alliance-evangelique.org/qui/index30.html> , traduction : F. Baudin).

¹⁸ Jean-Paul II, Lettre encyclique *Centesimus Annus* (publiée à l'occasion du centenaire de l'encyclique *Rerum Novarum*). Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829) le constatait et l'exprimait déjà en des termes très proches dès 1817 : « L'homme, par son égoïsme trop peu clairvoyant pour ses propres intérêts, par son penchant à jouir de tout ce qui est à sa disposition, en un mot, par son insouciance pour l'avenir et pour ses semblables, semble travailler à l'anéantissement de ses moyens de conservation et à la destruction même de sa propre espèce. En détruisant partout les grands végétaux qui protégeaient le sol, pour des objets qui satisfont son avidité du moment, il amène rapidement à la stérilité ce sol qu'il habite, donne lieu au tarissement des sources, en écarte les animaux qui y trouvaient leur subsistance, et fait que de grandes parties du globe, autrefois très fertiles et très peuplées à tous égards, sont maintenant nues, stériles, inhabitables et désertes... » J.B. de Lamarck, *L'homme*, définition, 1817. Voir aussi : *Système analytique des connaissances positives de l'homme*, 1820.

Le patriarche orthodoxe Bartholomaios I et le pape Jean-Paul II ont signé ensemble, en juin 2002, la *Déclaration de Venise sur la protection de la création*¹⁹. Ils relèvent que « la conscience de la relation entre Dieu et l'humanité confère un sens plus complet à l'importance de la relation entre les êtres humains et l'environnement naturel, qui est la création de Dieu et que Dieu nous a confié pour le garder avec sagesse et amour... ».

La prise de conscience des problèmes écologiques s'est donc approfondie parmi les chrétiens dans leur ensemble ; elle s'est accompagnée, dans certains cas, d'une repentance pour les fautes commises dans le passé, pour les négligences dans ce domaine ; elle s'est traduite encore par des projets de protection active de la nature. Nul ne pourrait affirmer aujourd'hui que les Églises chrétiennes ne se préoccupent pas de la préservation de l'environnement ou du développement durable. Les membres des diverses paroisses et communautés chrétiennes n'ont cependant pas toujours été informés ou enseignés sur ce sujet. Les chrétiens saisissent souvent mal le rapport spécifique entre leur foi et la nécessité de préserver la création.

Les chrétiens croient pourtant en un Dieu Créateur. Le *Symbole des Apôtres*, l'une des plus anciennes confessions de foi chrétienne, commence par ces mots : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. » Le *Symbole de Nicée-Constantinople* (381) précise que ce Dieu est aussi créateur « de toutes choses visibles et invisibles... » La *Confession de foi de La Rochelle* ajoute enfin que « nous croyons non seulement que Dieu a créé toutes choses, mais qu'il les gouverne et les conduit, disposant et réglant selon sa volonté tout ce qui arrive dans le monde » (article 8).. Comme toute idéologie religieuse, philosophique ou politique, la foi en un Dieu créateur influence notre regard sur le monde, sur les hommes et les femmes comme sur toute créature ; elle influence également notre façon de vivre dans ce monde.

Une question de fond reste donc posée : une lecture sincère et attentive de la Bible autorise-t-elle une vision strictement anthropocentrique et une domination humaine sans partage de la nature ?

¹⁹ Voir Annexes III.

II. Le mandat culturel et ses implications : les verbes de la Genèse

Genèse 1.28 ויברך אתם אלהים ויאמר להם אלהים
פרו ורבו ומלאו את-הארץ וכבשה ורדו בדגת הים ובעוף
השמים ובכל-חיה הרמשת על-הארץ:

Dieu les bénit et leur dit : *Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez* la terre et *soumettez-la*. *Dominez* sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui fourmillent sur la terre.

2.1 Multiplier et remplir : peupler la terre

Les verbes de Genèse 1.28 ne posent pas de réels problèmes de traduction : פָּרָה pārah signifie porter du fruit, être fécond ; רָבָה rābā est le plus souvent traduit par multiplier, augmenter et la racine מָלֵא mālēh' par remplir. Ils sont utilisés dans plusieurs passages (Gn 1.22, 28 ; 9.1, etc.) au qal impératif : ils définissent donc un ordre, un mandat adressé par Dieu à l'humanité naissante. La bénédiction divine qui accompagne tout ou en partie ces trois verbes revient à dix reprises dans le livre de la Genèse, avant et après le Déluge, pour les animaux comme pour les êtres humains : Gn 1.22 (animaux) ; Gn 1.28 ; 8.17 ; 9.1,7 (hommes) ; Gn 17.20 ; 28.3 ; 35.11 ; 47.27 ; 48.4 (lignée d'Abraham). La croissance de la population est donc considérée dans la Bible comme une injonction et une bénédiction divines.

Pendant des millénaires, si l'homme a parfois modifié de façon notable son environnement (expansion de l'agriculture au néolithique ou au Moyen Age, maîtrise du feu, élevage et pâturage dans la civilisation méditerranéenne, par exemple), il n'a jamais remis profondément en cause les équilibres naturels jusqu'à l'époque moderne. Régulée par les grands fléaux naturels, les épidémies et les conflits humains, la population mondiale est restée relativement stable ou marquée par une croissance très faible et très lente. Mais depuis environ deux siècles, la courbe s'est envolée, les combats menés avec succès contre la famine et les virus, les progrès de la médecine et la généralisation de l'hygiène ont favorisé les naissances et la longévité de la vie.

Au début du XIX^e siècle, tandis que l'espérance de vie se situait autour de 30 ans et que Malthus (1766-1834) s'inquiétait des écarts entre la croissance de la population et celle des ressources, on dénombrait environ 1 milliard d'individus. On en comptait déjà 2 milliards en 1930, puis 4 milliards en 1975, 6 milliards en l'an 2000 et nous sommes aujourd'hui (2009) près de 7 milliards d'habitants sur la terre.

Cette « explosion démographique » est en partie la cause de la dégradation de notre environnement actuel. Il a fallu, en effet, pour nourrir cette population sans cesse

croissante, développer l'agriculture et l'industrie, puis assurer la distribution à grande échelle des produits proposés sur les marchés. Ces mesures indispensables et la croissance corrélative de la consommation d'énergie ont malheureusement entraîné une pollution indubitable et perturbé les écosystèmes en remettant en cause les équilibres naturels de notre planète.

Sur le plan de l'alimentation, la situation est très inégale dans le monde. Dans certaines régions, la malnutrition est toujours une réalité, en particulier en Afrique subsaharienne. La famine demeure une menace, lorsque les conditions climatiques sont défavorables ou plus souvent lorsque des conflits éclatent ou que l'aide est mal répartie. En revanche, dans nos pays « développés », nous avons largement dépassé le seuil du bien-être élémentaire, même si certains d'entre nos concitoyens ne bénéficient pas toujours, hélas, de cette abondance.

Selon les projections les plus réalistes, on estime que la population mondiale pourrait culminer à 8 à 10 milliards d'individus d'ici un demi-siècle à un siècle²⁰. Il semble qu'il soit possible de nourrir cette population, à condition qu'aucune perturbation majeure, climatique ou politique, ne survienne. D'après les projections, la population des pays d'Europe (sauf la France, l'Irlande et les Pays-Bas), du Japon et de Cuba va diminuer, tandis que dans une quinzaine de pays d'Afrique, au Yémen et en Afghanistan, elle devrait tripler. Dans la plupart des autres pays d'Afrique, ainsi qu'au Pakistan et dans quelques pays du Proche-Orient et d'Amérique centrale, elle doublera. La croissance sera moindre, mais néanmoins réelle, dans les autres pays d'Amérique, d'Asie, et d'Afrique du nord. La Chine et l'Inde se situent dans ce troisième groupe, leur population devrait augmenter respectivement de 20 % et 50 %.

Mais le défi est de trouver dès aujourd'hui des solutions agricoles, industrielles et urbaines, qui nuisent le moins possible à l'environnement, tout en permettant de nourrir et d'abriter au mieux le plus grand nombre d'individus et cela sans freiner le progrès économique, technologique, scientifique. C'est une définition du *développement durable*. Cette expression forgée par l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (IUCN) en 1980 (*Sustainable development*) est entrée dans le vocabulaire courant lorsque fut publié le rapport de Mme Bruntland, à l'époque (1987) Premier ministre de Norvège et Présidente de la Commission mondiale sur l'environnement et le

²⁰ Voir le site de l'Institut National d'Etudes Démographiques (INED) : www.ined.fr, et François Héran, *La population du monde pour les trois siècles à venir: explosion, implosion ou équilibre?* Populations et Sociétés, n° 408, 2005 (voir : http://www.ined.fr/fichier/t_telechargement/21047/telechargement_fichier_fr_publici_pdf1_pop.et.soc.francais.408.pdf)

développement. Ce rapport précise, en effet, que le développement actuel doit aussi permettre aux générations futures de vivre dans des conditions de confort optimales.

Le projet de développement durable s'apparente cependant au problème de la quadrature du cercle : l'idéal ainsi défini et les ambitions sont élevés, mais ils sont contrariés par les appétits humains les plus irrationnels et les moins maîtrisables, que la Bible ne manque de dénoncer.

2.2 Dominer et soumettre

Nous voyons se développer dans nos sociétés occidentales, depuis les débuts de l'âge industriel, parfois même en prenant appui sur ces verbes de la Genèse, une domination immodérée, une exploitation presque sans borne de toutes les ressources naturelles de la création. Les conséquences de cette surexploitation sont parfois tragiques.

Il n'est pas normal que le souci du rendement, qui a sa part légitime, ait conduit les agriculteurs ou les éleveurs, par exemple, à forcer la nature en utilisant, souvent sans mesure, sans esprit critique ni précautions suffisantes, des engrais et des pesticides en abondance, des farines animales, des antibiotiques ou des hormones de croissance.

Il n'est pas juste d'utiliser la formidable puissance de nos machines pour détruire sans frein les espaces naturels : près de 9 millions de km² ont été défrichés et transformés depuis 1850, pour répondre en grande partie, il est vrai, aux besoins d'une population et d'une urbanisation croissantes. La gestion de l'espace urbain et rural n'a cependant pas toujours été la meilleure, l'organisation de nos villes ou de nos campagnes laissent parfois pensifs. La dépendance de l'homme envers son véhicule favori s'accroît de jour en jour : la voiture, symbole et instrument de sa liberté, est sans aucun doute l'un des fleurons de sa technologie, mais l'asservissement aux commodités qu'elle offre finit par être suspect. On a multiplié les flux entre plusieurs pôles – résidentiels, commerciaux, industriels, de loisirs, etc. – précisément parce que l'on comptait sur ce moyen de transport privilégié. Et que dire de nos loisirs, de nos invasions saisonnières dans les montagnes ou sur les plages et qui laissent souvent des traces indésirables dans « la nature », parfois à moyen et long terme ?

Il n'est enfin pas normal que l'on développe l'industrialisation sans se préoccuper aussi de la pollution qu'elle peut engendrer. Certains sites ont été totalement défigurés, souillés, anéantis, par une pollution parfois mortelle qui atteint tous les êtres vivants. Les drames qui ont secoué les années 70-90 ont soulevé les premières grandes vagues de protestations contre les excès de la société industrielle et en particulier des usines chimiques. Chaque jour, plus de 3 000 nouveaux produits chimiques (naturels ou de

synthèse) sont indexés dans les *Chemical Abstracts*. 31 millions de substances ont été recensées²¹, mais seuls environ 500 000 ont fait l'objet d'une étude toxicologique.

On a recensé dans le monde environ 1 200 000 espèces animales et 500 000 espèces végétales. Il y aurait probablement en réalité quatre à cinq fois plus d'espèces à la surface de la terre : de nombreuses espèces tropicales, par exemple, restent à déterminer. Les milieux les plus riches disparaissent cependant rapidement, en particulier la forêt tropicale située le plus souvent dans des pays en voie de développement, par milliers d'hectares chaque jour : au total, la perte nette mondiale est de 75 000 km²/an, soit l'équivalent de 13% de la superficie de la France. On avance que deux à trois espèces animales ou végétales disparaîtraient ainsi chaque jour, et parmi elles certaines plantes qui auraient pu contenir des éléments nécessaires à la fabrication de médicaments.

D'après la Liste rouge publiée par l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (UICN), environ 10 000 à 15 000 espèces sont directement menacées, dont 12% des oiseaux, 22% des mammifères, 39% des poissons et 70% des plantes²². La pression démographique, l'extension des zones industrielles et résidentielles, le drainage intensif des marais et la destruction des forêts (des lieux de grande richesse biologique), les pratiques agricoles excessives et discutables, mais aussi nos mauvaises habitudes et notre négligence sont les principales causes de ces disparitions prématurées.

On objectera toutefois qu'il fallait bien répondre dans l'urgence à l'accroissement de la population au XXe siècle et l'on a parfois beau jeu, avec le recul, de formuler une critique radicale de la croissance démographique et économique et de ses conséquences les plus néfastes pour les hommes et la nature. Ce bilan peut cependant nous pousser à revenir, pour commencer, à une compréhension plus juste, à une meilleure interprétation de ces deux verbes de la Genèse.

Dominer Genèse 1.26

Faisons les humains à *notre image*, selon notre ressemblance, afin qu'ils *dominent* sur les poissons, les oiseaux, le bétail, sur toute la terre...

D'après la *Genèse*, les hommes et les femmes étaient au commencement invités à remplir, dominer et cultiver la terre *en communion avec Dieu*, c'est-à-dire avec amour et justice. Il ne s'agissait pas pour eux d'exercer leur tyrannie sur la création, mais plutôt d'en prendre soin pour le bien de toutes les créatures et pour la gloire du Créateur. C'est

²¹ cf www.cas.org

²² Voir www.uicn.fr ou www.iucn.org

le sens de l'un des verbes traduits par dominer, l'hébreu דָּבַדַּ *radâ*²³, employé à plusieurs reprises dans le Pentateuque²⁴. Dans le Lévitique, en particulier, il est rappelé aux descendants d'Abraham, dans le cadre des lois sur le travail domestique, qu'ils ne doivent pas dominer sur leurs frères de façon arbitraire (Lévitique 25 et 26). Ces lois étaient données pour éviter les problèmes de l'esclavage ou tout au moins poser des limites à l'asservissement. Les serviteurs juifs pouvaient être rachetés par un membre de leur famille ; ils avaient la possibilité de recouvrer la liberté lors de l'année sabbatique, tous les sept ans, ou lors du jubilé, tous les cinquante ans.

Les prophètes, comme Esaïe ou Jérémie, rappellent à plusieurs reprises au roi qu'il doit exercer sa domination avec bienveillance et justice, qu'il doit prendre soin de son peuple comme un berger envers son troupeau, et non comme un tyran assoiffé de pouvoir.

Il s'agit donc pour nous de dominer sur la terre en tant qu'êtres humains créés à l'image de Dieu, comme le précisent les Pères de l'Église sur la base de la traduction grecque (Septante) de la Bible : l'hébreu *radâ* est traduit par le grec *árkhō*, qui évoque la capacité à commander, à exercer la fonction de chef, avec toutes les qualités requises ! Le psaume 8 fait écho à ce texte de la Genèse : le psalmiste emploie la racine du verbe gouverner (משל) pour mieux illustrer la qualité de cette domination, empreinte de sagesse et d'intelligence :

« Tu as fait l'homme de peu inférieur à un dieu, tu l'as couronné de gloire et de magnificence, tu lui as donné la *domination* sur les œuvres de tes mains, tu as tout mis sous ses pieds, moutons, chèvres, bœufs, bêtes sauvages, oiseaux du ciel, poissons de la mer... » (Psaume 8.6-7)

Soumettre

Le verbe hébreu כָּבַשׁ *kābaš* a suscité les contresens les plus douteux et destructeurs pour la nature : s'il signifie, en effet, soumettre au sens fort, sans écarter la notion de violence, il a aussi le sens de « prendre possession » (cf. grec de la Septante : *katakuriéúō*, devenir maître de), ainsi qu'on peut le comprendre dans la littérature du Proche-Orient ancien, comme sur la stèle de Thoutmès III (Égypte, XVIIIe dynastie, 1505 – 1450 av. J.-C.), à Karnak, et dans lettre de Sargon II (Assyrie, 722-705 av. J.-C.) : le souverain donne l'autorisation à l'un de ses gouverneurs de « fouler aux pieds » son territoire pour l'administrer en son nom. Dans le contexte de la Genèse, cela signifie que l'homme et la femme sont appelés à gérer, à bien administrer la création, avec

²³ Dominer, gouverner, prendre soin de, gouverner, piétiner, fouler aux pieds (les raisins lors de la vendange, cf. Jr 4.13).

²⁴ Gn 1.26, 28 ; Lv 25.43, 46, 53 ; 26.17 ; Nb 24.19.

l'intelligence et la maîtrise que Dieu leur accorde pour exercer leur mandat. Pierre Berthoud le précise ainsi :

Le premier chapitre [de la Genèse] met l'accent sur la sujétion de la création. Cet être fragile [l'être humain] est appelé à une destinée extraordinaire : exercer la royauté au nom de Dieu sur toute la création.

Ni Dieu, ni animal, il est gérant, économe, sous-gouverneur du Seigneur. Cependant, le deuxième chapitre apporte une nuance importante comme pour prévenir tout abus dans la mise en œuvre du mandat créationnel. Il ne s'agit pas d'imposer une tyrannie à la création, mais plutôt d'exercer un service. Lorsque l'homme exploite la terre, il a pour vocation de prendre soin de ce que Dieu lui a confié, il « adore » et sert Dieu dans le travail qu'il entreprend²⁵.

2.3 Cultiver et garder Genèse 2.15

ויקח יהוה אלהים את-האדם וינחהו בגן-עדן לעבדה ולשמרה:

Le Seigneur Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Éden pour le cultiver et pour le garder.

Au-delà du sens littéral (cultiver la terre pour se nourrir), en hébreu, les verbes cultiver עבד ('ābad) et garder שמר (šamar) ont aussi une connotation religieuse²⁶. Le lien sémantique n'est pas évident, mais il n'est pas exclu de lire dans cette parenté linguistique un encouragement à envisager notre activité au-delà des simples réalités matérielles. Selon le contexte, en effet, le verbe cultiver peut avoir le sens de « servir Dieu », « rendre un culte à Dieu ». Ce verbe est employé pour désigner, par exemple, l'activité des lévites dans le temple²⁷. Les prêtres étaient également tenus de « garder » le sanctuaire, et notamment de préserver la pureté du lieu saint de toute souillure profane. Le peuple d'Israël était invité à *garder* (šamar) les commandements, l'alliance de Dieu, le sabbat, son âme²⁸.

Ces verbes de la Genèse signifient donc que l'autorité déléguée par Dieu aux êtres humains, leur vocation de remplir et de cultiver la terre, d'identifier, de nommer et protéger les êtres vivants, doit s'exercer dans les limites du mandat culturel ordonné au commencement par le Créateur. Ce mandat demeure malgré la « chute » et leur domination implique non seulement leur responsabilité humaine, mais aussi religieuse.

²⁵ Pierre Berthoud, *En quête des origines, Les premières étapes de l'histoire de la révélation, Genèse 1 à 11*, Cléon d'Andran, Aix-en-Provence, Excelsis, Kerygma, 2008, p. 226.

²⁶ 'ābad, cultiver, travailler, servir ; šamar, garder, veiller sur, protéger.

²⁷ Ex 10.26, Nb 3.7, 4.23,24,30,47 ; 8.11-22, etc.

²⁸ Garder les commandements de Dieu (Dt 4.2 ; 10.13, etc.), le sabbat (Dt 5.12), les fêtes (Ex 23.15), l'alliance (Gn 17.9), son âme (Dt 4.9 ; Ps 25.20).

III. Lois et limites de l'activité humaine

3.1 Les lois de l'Ancien Testament

Les lois de l'Ancien Testament mettent en évidence le lien entre la terre, sa fécondité, et l'obéissance morale et religieuse du peuple de Dieu. Dans les livres du Lévitique et du Deutéronome, en particulier dans l'énoncé des bénédictions et des malédictions, un lien étroit est souligné entre l'obéissance à Dieu, le climat favorable, la fertilité de la terre, l'abondance des récoltes et, comme une conséquence logique, le culte que l'on rend à Dieu par amour et par reconnaissance lors des fêtes agricoles (Pâques, Pentecôte et fête des tentes ou Soukkôt)²⁹. Toute la création est donc solidaire. Par sa foi, par sa bonne conduite devant Dieu et les hommes, l'être humain assure la sauvegarde et la prospérité de l'ensemble de la création.

Cela demeure toutefois un idéal à atteindre ; il serait pour le moins excessif de considérer tout désordre actuel dans le monde comme la conséquence des fautes précises d'un peuple ou d'individus envers Dieu. Nous savons à quels excès cette interprétation simpliste peut hélas mener... Le monde et les hommes demeurent « sous la domination du péché », ils sont « assujettis à la vanité », souligne l'apôtre Paul (Rm 3.9 ; 8.20). Jésus lui-même a été « fait malédiction pour nous », il a enduré la souffrance et la mort pour notre rédemption et Dieu se montre présent dans nos « tempêtes »...

Mais il reste vrai que si les hommes et les femmes respectaient les « priorités » imposées pour leur bien par le Créateur, la terre et tout ce qui la peuple ou la compose s'en porterait mieux ! Comme le souligne Henri Blocher :

Si l'homme obéissait à son Dieu, il serait le moyen d'une bénédiction pour la terre : mais dans son avidité insatiable, dans son mépris des équilibres créationnels, dans son égoïsme à courte vue, il la pollue, il la détruit, il fait d'un jardin le désert³⁰...

3.2 Le repos du sabbat

Exode 20.8-11

« Pense à observer le jour du sabbat et fais-en un jour consacré au Seigneur. Tu travailleras six jours pour faire tout ce que tu as à faire. Mais le septième jour est le jour du repos consacré au Seigneur, ton Dieu. Tu ne feras aucun travail ce jour-là, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui réside chez toi; car en six jours, le Seigneur a fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce qui s'y trouve, mais le septième jour, il s'est reposé. C'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat et en a fait un jour qui lui est consacré. »

Dans son livre *La pollution et la mort de l'homme*, le philosophe calviniste Francis A. Schaeffer analyse le rapport de l'homme au temps et à l'argent, qu'il considère comme une clé pour adopter une attitude chrétienne cohérente :

²⁹ Voir Lv 26 et Dt 28. Pour les fêtes, voir Lv 23 et Dt 16.

Comme la cupidité finit par détruire la nature, les chrétiens doivent apprendre à dire : Arrêtez ! Il est maintenant temps de prendre son temps³¹...

« Le temps, c'est de l'argent ! » Le proverbe des modernes a engendré bien des contraintes et des désordres dans notre monde, sous toutes les latitudes. Il est légitime de voir dans la nature un enchaînement de causes et d'effets, qu'il nous appartient de bien comprendre pour le maîtriser et en tirer avantage. Mais si cette vision du monde reste purement mécaniste, sans référence à Dieu, sans règle éthique bien définie, sans limites, le danger de mal gérer et de détruire la création est d'autant plus grand.

En effet, la volonté de dominer la nature, afin d'en tirer le plus grand bénéfice et le plus immédiat, la cupidité, l'amour de l'argent érigé en dieu implacable³², conduit les hommes à forcer les limites du temps comme de la nature, jusqu'au point de modifier les structures intimes de la matière ou des êtres vivants, leur patrimoine génétique, sans toujours maîtriser ces changements ou leurs effets, comme l'apprenti sorcier. Cette façon de considérer et d'exploiter la nature a eu pour conséquence de polluer la terre, les océans et les êtres vivants d'une manière parfois irréversible à court ou moyen terme et d'appauvrir la diversité des espèces, voire de remettre en cause la vie humaine.

Le profit est légitime, mais il a ses limites, tout comme la croissance économique, certes révélatrice d'un monde en mouvement, sans qu'elle s'impose par tous les moyens pour dominer nos esprits et nos comportements, au point même d'asservir l'humanité et la création tout entière aux exigences tyranniques d'un rendement sans cesse accru, parfois bien au-delà du nécessaire et du raisonnable. Il faut aussi savoir se reposer, avec confiance (en Dieu). Jean-Marie Pelt précise à ce propos :

La Bible nous rappelle que le bonheur, pour un ancien Hébreu, c'était de pouvoir se reposer dans sa vigne, sous son figuier, symboles de prospérité et de sécurité ; qu'il était, au jardin, à des années-lumière des mille et une tentations de la modernité³³...

Le peuple d'Israël devait observer le sabbat et ne pas travailler le septième jour de la semaine. C'était une originalité assez radicale dans le Proche-Orient ancien. Le sabbat, en effet, n'est pas d'origine mésopotamienne (la semaine dure en général cinq jours dans les grands empires mésopotamiens), il n'est pas lié aux phases de la lune, et il concerne toutes les catégories sociales, dont les serviteurs et les étrangers.

Le repos était pour ces hommes et ces femmes un signe de leur dépendance envers le Seigneur, de leur foi en Dieu qui pouvait pourvoir à leurs besoins même

³⁰ Henri Blocher, *Révélation des Origines*, Lausanne, PBU, 1979, p. 181

³¹ Francis Schaeffer, *La pollution et la mort de l'homme*, Guebwiller, LLB, 1974, p. 66.

³² Paul n'hésite pas à qualifier la cupidité d'idolâtrie (Col 3.5).

³³ Jean-Marie Pelt, *La terre en héritage*, Paris, Fayard, 2000, p. 257. J.-M. Pelt, professeur émérite de biologie végétale à l'université de Metz, s'affiche également comme chrétien – catholique – convaincu. On consultera également à ce sujet son ouvrage : *Au fond de mon jardin*, Paris, Fayard, 1992.

lorsqu'ils se reposaient. C'était pour eux le rappel qu'ils étaient des créatures limitées dans le temps et dans l'espace et qu'ils devaient respecter leurs limites aussi bien que celles des autres créatures, dont les animaux avec lesquels ils travaillaient, et cela par amour et par respect pour Dieu, le Seigneur de la création. C'était un jour où l'on célébrait le Créateur (Ex 20.10) et où l'on se réjouissait de la délivrance de l'esclavage en Egypte : « Tu te souviendras que tu as été esclave au pays d'Égypte et que l'Éternel, ton Dieu, t'en a fait sortir à main forte et à bras étendu : c'est pourquoi l'Éternel, ton Dieu, t'a commandé de célébrer le jour du sabbat » (Dt 5.15).

La terre (le pays) devait « jouir (רצה) de ses sabbats », se reposer pour être plus féconde³⁴. Mais lorsque ces commandements étaient transgressés, elle « vomissait » (קיא) les habitants³⁵. L'image biblique est éloquente ! La terre ne supporte pas la surexploitation par les hommes, et cela la rend malade. Elle subit les effets de la désobéissance des hommes à la Loi de Dieu, et en particulier la transgression du sabbat. Les hommes peuvent soumettre la création, à condition de rester eux-mêmes soumis à Dieu, à ses commandements et qu'ils répondent ainsi à son invitation au repos et à la confiance³⁶. Cet appel à la foi en Dieu et à la modération, à assumer pleinement notre responsabilité, est également exprimé dans le Nouveau Testament.

3.3 Révélation générale et responsabilité

Romains 1. 19-23

Ce que l'on peut connaître de Dieu est manifeste : En effet, depuis la création du monde, ses perfections invisibles, éternelle puissance et divinité, sont visibles dans ses oeuvres pour l'intelligence ; les hommes sont donc inexcusables, puisque, connaissant Dieu, ils ne lui ont rendu ni la gloire ni l'action de grâce qui reviennent à Dieu ; au contraire, ils se sont fourvoyés dans leurs vains raisonnements et leur coeur insensé est devenu la proie des ténèbres : se prétendant sages, ils sont devenus fous; ils ont troqué la gloire du Dieu incorruptible contre des images représentant l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes, des reptiles...

La nature porte l'empreinte du Créateur, comme le suggère l'apôtre Paul au début de l'épître aux Romains, où il fait écho à de nombreux psaumes et d'autres textes de l'Ancien Testament. Cette révélation de Dieu dans la nature est partielle, mais les hommes et les femmes créés à l'image de Dieu peuvent au moins reconnaître, dans cette nature, la marque de la divinité. Cela les rend même, souligne l'apôtre Paul, inexcusables (indéfendables, grec : *anapologétois*) de ne pas avoir honoré le seul vrai Dieu. Cette révélation fonde donc leur responsabilité. Elle dévoile, d'une certaine manière, leur faute devant Dieu : ils se sont tellement fourvoyés qu'au lieu de servir le Créateur, ils ont servi

³⁴ Lv 25.2 ; 26.34,43

³⁵ Lv 18. 25,28 ; 20.22.

la créature. Autrement dit : ils ont rendu un culte à la créature ; ils ont travaillé pour la seule créature. Calvin le souligne en ces termes :

« La connaissance de Dieu est naturellement enracinée dans l'esprit des hommes. Dieu a imprimé en tous une connaissance de soi-même, [...] afin que quand nous connaissons depuis le premier jour jusqu'au dernier jour qu'il y a un Dieu et qu'il nous a formés, nous soyons condamnés par notre propre témoignage de ce que nous ne l'aurons point honoré et que nous n'aurons point dédié notre vie à lui obéir³⁷... »

Le renversement est complet : au lieu de dominer sur les poissons, les oiseaux et les reptiles, les animaux de tous les milieux³⁸, les hommes et les femmes en sont réduits à adorer ces créatures, à les diviniser. C'est littéralement le cas pour les mouvements actuels qui empruntent aux religions païennes le culte de la déesse Gaia, la Terre divinisée. Le paradoxe est encore plus poussé lorsque l'homme érige des statues à son image, ou lorsqu'il se prend lui-même pour dieu, pour référence absolue. Le risque est alors de mépriser, d'appauvrir, voire de détruire la création dans son ensemble.

Les fautes dénoncées par l'apôtre dans la suite de sa lettre aux Romains sont éloquentes : elles trahissent la prétention de l'être humain à la démesure, à franchir les limites de sa condition, tant sur le plan spirituel que moral et pratique, dans tous les domaines, familial, sexuel, social et économique.

Or, c'est bien dans le respect des limites fixées par Dieu, que se trouve sans aucun doute l'alternative à l'exploitation démesurée de la création, à cette divinisation, ce culte idolâtre dénoncé par les prophètes et les apôtres. En voulant s'affranchir de Dieu, en servant la créature au lieu du Créateur, « l'homme qui se croit sage, souligne enfin Paul, se conduit en réalité comme un insensé, un fou » ! Il a oublié sa mission première de bien gouverner la terre.

Les « prophètes » séculiers de notre société le disent aujourd'hui à leur manière. Dans un éditorial de l'hebdomadaire *Le Point* (octobre 2008), Claude Imbert dénonce ainsi les racines de la crise financière :

Le principal coupable [de la crise financière] – évidence oubliée ! –, c'est la démesure. Cette *hubris* où les anciens Grecs identifiaient le poison majeur de la vie collective. La démesure c'est la défaite du bon sens, du « sens commun », fils bâtard de la raison et de l'expérience. Beaucoup d'hommes sont doués de raison, mais fort peu de bon sens. Et le sens commun n'est pas de nos jours « tendance ». Il déserte nos palais de pouvoir et de finance, dévalué par les frénésies d'époque, les vertiges de l'accélération, l'évasion dans le virtuel, le mépris du juste milieu, le dédain de la modération³⁹...

³⁶ voir l'*Épître aux Hébreux* où ce thème est amplement développé.

³⁷ Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, I, III, §1.

³⁸ Ces catégories sont les mêmes en Genèse 1.26, 28 ; 2.20 ; 7.14 ; Exode 20 (interdiction de représenter Dieu sous forme de l'un de ces créatures ou à l'effigie d'un homme), Rm 1.23 ; Jc 3.7 (dans un sens positif, pour décrire la domination de l'homme sur les animaux).

³⁹ Claude Imbert, Éditorial, *La défaite du sens commun*, Le Point n°1882 du 09/10/2008.

Plus récemment (septembre 2009), dans l'Express, le philosophe Dominique Bourg, signe un éditorial similaire, sous le titre « Apprendre à vivre dans un monde limité » :

Notre civilisation s'est bâtie sur la croyance de pouvoir dépasser toute finitude, de pouvoir maîtriser le monde physique sans limites et sur le mythe d'un accroissement infini de la richesse. Nous sommes des hypermodernes, avec pour credo la recherche sans fin de la jouissance. [...] Nous ne pourrions plus tout posséder, la liberté absolue des modernes n'est plus possible à 7 milliards d'individus sur la planète, bientôt 9 milliards. [...] Il faut arrêter de penser que l'enrichissement matériel est une fin en soi et revenir à une certaine forme de sobriété⁴⁰ ...

La protection de la création implique la mesure dans l'exploitation des richesses naturelle. Les définitions données par *Le Robert* sont explicites : l'écologie est « l'étude des milieux où vivent les êtres vivants ainsi que des rapports de ces êtres entre eux et avec le milieu ». L'économie est « la science qui a pour objet la connaissance des phénomènes concernant la production, la distribution et la consommation des ressources, des biens matériels dans la société humaine ». Un lien étroit, étymologique, unit les deux termes écologie et économie : l'un et l'autre se rapportent à la gestion de la maison (*oikos*), et par extension celle de la cité ou du pays, de la nature dans son ensemble.

Hélas, l'écologie ne rime pas toujours avec économie et le lien sémantique qui les unit est distendu par l'attitude débridée des êtres humains. Que faire donc, pour réconcilier ces deux termes devenus trop souvent antithétiques et pour modérer les passions humaines ?

⁴⁰ Dominique Bourg, *Apprendre à vivre dans un monde limité*, L'Express, 24/09/2009, pp.88-89. Voir article complet en appendice V. D. Bourg est professeur à l'université de Lausanne et membre du Comité de veille écologique de Nicolas Hulot. Voir aussi l'ouvrage collectif publié sous la co-direction de D. Bourg et P. Roch, *Crise écologique, crise des valeurs ? Défis pour l'anthropologie et la spiritualité*, Genève, Labor et Fides, 2010.

IV. Une responsabilité partagée

4.1 Les chrétiens responsables

Dans un article de la revue « Science » (1967), Lynn White Jr. affirme et démontre que les chrétiens portent une responsabilité particulière dans la crise écologique. Le reproche est en particulier pointé sur l'anthropocentrisme prôné par la religion chrétienne, au détriment des autres êtres vivants. D'autres auteurs, comme Jean Dorst en France (qui a tant contribué à la prise de conscience de la dégradation de l'environnement) n'hésitent pas à opposer la religion chrétienne et les religions orientales :

...Il convient d'opposer les philosophies orientales à nos conceptions occidentales. Beaucoup d'orientaux ont en effet un respect de la vie sous toutes ses formes, toutes procédant directement de Dieu ou s'identifiant à une parcelle de lui-même, l'homme fait métaphysiquement partie d'un complexe dont il ne représente qu'un élément. [...] En revanche, les philosophies occidentales mettent toutes l'accent sur la suprématie de l'homme sur le reste de la création qui n'est là que pour lui servir de cadre. Ces affirmations, proférées les philosophes païens de l'Antiquité, forment la base de l'enseignement chrétien.

Jean Dorst cite ensuite le texte de Genèse 1.28-29, puis il poursuit :

Elles (les affirmations) ont été reprises par l'ensemble des philosophes de la pensée occidentale, y compris les plus matérialistes d'entre eux, tous voyant dans l'homme la créature suprême à laquelle tout doit se trouver soumis. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la protection des animaux et des végétaux n'ait reçu aucun appui de la philosophie européenne dont notre civilisation technique procède directement.

Enfin, si cette analyse ne nous paraît qu'en partie juste – nous avons montré que l'on peut interpréter autrement les versets de la Genèse incriminés et avoir ainsi, en tant que chrétiens, une vision du monde théocentrique et équilibrée –, nous rejoignons aussi en partie M. Dorst dans sa conclusion à ce sujet :

Quelles que soient nos opinions personnelles sur ce plan élevé, cela n'influe en rien sur la solution du problème auquel nous avons à faire face. Car même si l'homme avait le droit moral d'asservir le monde à son seul et unique profit, il devrait le faire dans les meilleures conditions, et tous les biologistes sont convaincus que cela n'est possible que s'il se plie à certaines lois naturelles et en respectant un équilibre qu'il ne peut modifier au-delà d'un certain point⁴¹.

Si elle repose sur des fondements partiellement erronés, l'accusation doit donc être prise au sérieux. Car il est vrai que la civilisation chrétienne n'a pas toujours été un modèle, individuel et collectif, de bonne gestion des ressources naturelles. On pourrait objecter que, dans ce contexte, la définition de l'adjectif *chrétien* ou le concept de *civilisation chrétienne* ne sont peut être pas les plus adéquats. Il faudrait sans doute tenir compte de l'influence exercée, notamment en Europe, par d'autres courants complémentaires ou contraires au christianisme depuis la Renaissance : l'humanisme

rationaliste et athée, les mouvements spiritualistes et ésotériques, etc. Mais il n'empêche, l'Europe et l'Amérique du Nord ont été profondément façonnées par la religion chrétienne adoptée par leurs populations⁴².

Sous prétexte de dominer la nature, les chrétiens ont souvent contribué à la surexploiter; ils ont aussi franchi sans retenue le seuil de la surconsommation. En ce sens, les chrétiens sont à certains égards responsables de la crise écologique. Ils ont abusé de la nature et l'ont laissée se dégrader sans réagir, ils n'ont pas exercé leur mandat de « lieutenant de Dieu pour la terre », de « représentant de l'amour de Dieu », ou de sa justice : est-il tolérable, pour des chrétiens, que 20% des pays les plus riches consomment 80% des richesses de la terre ? La « théologie de la prospérité », prônée essentiellement en Amérique du Nord, est une insulte envers les chrétiens pauvres des pays du Sud, une négation de l'amour et de la justice de Dieu pour tous...

Nous pourrions toutefois mentionner des exemples plus positifs : certaines communautés religieuses comme les mennonites ou les amish, les moines de nombreux monastères ont entretenu en général un autre rapport à la nature, plus respectueux des limites humaines et naturelles, plus critique face au progrès technologique, souvent pour des raisons à la fois religieuses et sociales (maintien de l'identité communautaire des amish), et avec des nuances sensibles au sein même de ces communautés. Mais ces exemples sont-ils applicables au plus grand nombre, notamment en cas de forte croissance ?

4.2 Les non-chrétiens, non coupables ?

Les chrétiens sont-ils plus responsables que les autres ? Pas nécessairement davantage que les croyants d'autres religions. Un bilan mitigé pourrait être dressé pour diverses civilisations ou pour des pays sous l'influence d'autres religions ou régis par des principes philosophiques ou idéologiques différents.

L'orient réputé plus attentif à la nature, à juste titre dans bien des cas, a fini par tomber dans les mêmes travers que les pays occidentaux, notamment au Japon bouddhiste ou shintoïste.

Les conséquences de la culture sur brûlis ou du surpâturage en Afrique animiste et en Méditerranée dans les empires polythéistes grecs ou romains, demeurent aujourd'hui encore sensibles sur les sols et visibles dans les paysages.

⁴¹ Jean Dorst, *La nature dé-naturée*, Paris, Points-Seuil, 1970, pp. 14-15.

⁴² Il serait intéressant, ici, de développer ce thème en analysant l'œuvre de Francis Bacon (1560-1626), et notamment : *La Nouvelle Atlantide* (et surtout les *desiderata* indiquées dans la liste *Magnalia Naturae*, en général annexée à ce texte), où il justifie la domination de l'homme sur la nature.

On vante les vertus des Indiens d'Amérique qui vivaient en relatif équilibre avec la nature avant l'arrivée des colons européens, mais cette harmonie, souvent idéalisée, n'était-elle pas troublée, en réalité, par la crainte superstitieuse des « esprits » de la nature ? Et leur mode de vie aurait-il résisté longtemps à une croissance démographique plus intense, aux nécessités de nourrir, chauffer et abriter un plus grand nombre d'individus ?

Certaines idéologies politiques comme le communisme en URSS et dans les pays d'Europe de l'Est ou en Chine ont également dominé la nature pour la soumettre aux exigences des rendements conformes à leurs plans économiques : la situation écologique de ces régions est aujourd'hui souvent désastreuse, elle présente même de sérieux dangers pour les populations.

Les pays du Sud, qu'ils soient sous influence animiste, musulmane, hindouiste, ou éventuellement chrétienne, voient leur environnement se dégrader pour d'autres raisons encore, qui tiennent à la pauvreté, au manque de moyens financiers et à la corruption ou encore à l'absence de législation appropriée (et applicable) pour lutter contre la pollution.

Il faudrait inclure dans ces désordres écologiques des pays du Sud l'influence négative de la colonisation (destruction des forêts et de la faune, cultures commerciales, utilisation abusive d'engrais et de pesticides, etc.) et les conséquences des rivalités ethniques et politiques internes. Par ailleurs, ces pays sont souvent choisis par les nations occidentales pour « recycler » leurs déchets les plus indésirables, dans des conditions discutables ou intolérables.

Les mouvements du « Nouvel Age » assimilent et synthétisent les diverses traditions philosophiques et religieuses, dont les religions orientales, l'animisme et le paganisme. Ils prônent le culte de la déesse *Gaia* (la Terre), sur fond de panthéisme hérité de la philosophie de Spinoza (1632-1677), afin de justifier un écologisme équivoque. Les adeptes de ces mouvements prônent en général une attention à la nature qui semble *a priori* très estimable ; mais elle s'inspire en réalité d'une vision panthéiste et orientale de la nature : on ne touche pas à tel animal considéré comme une parcelle de la divinité, la réincarnation d'un individu, homme ou femme, qui a plus ou moins bien agi dans sa vie antérieure. Les systèmes religieux et philosophiques qui recommandent de ne pas intervenir sur la nature sont souvent animés par un idéalisme mystique ou dans d'autres cas par le fatalisme, dont nous pouvons constater les effets funestes sur les populations.

Les tenants les plus radicaux de la *Deep Ecology* (Ecologie radicale) estiment que les mesures de protection de l'environnement habituellement proposées restent superficielles, tant sur le plan philosophique que pratique. Ils affirment que l'homme est dénaturé et qu'il faut, pour préserver réellement la biodiversité, agir « en profondeur » et

changer de paradigme. Selon eux, les hommes doivent donc renoncer à leur anthropocentrisme pour le remplacer par un « biocentrisme » propre à une civilisation évoluée et post-moderne. L'être humain se retrouve alors relégué à la périphérie du système, il n'est plus qu'un élément insignifiant sur cette terre qui le devance dans le temps et lui survivra. Ainsi la décroissance de la population, voire la disparition de l'homme, pourrait favoriser la biodiversité puisque l'être humain est la principale cause des désordres actuels dans la nature. Cela n'est cependant par une solution viable et durable, ni humaine, ni chrétienne.

La vision biblique du monde n'est pas centrée sur l'homme ou sur la nature : elle est théocentrique. Dieu est bien le *Seigneur*, le maître de cette terre. C'est donc en référence à Dieu et non à l'homme ou à la nature que les chrétiens doivent vivre et ajuster leur comportement. Le théocentrisme des chrétiens devrait les garder d'une domination excessive ou des « centrismes » axés exclusivement sur l'homme ou nature. Faut-il que l'homme meure pour que vive la nature ? Ce n'est pas l'avis, fort heureusement, des hommes et des femmes en général et le point de vue chrétien reste porteur d'un projet de vie pour ce monde présent, même si les fidèles du Christ n'en ont pas toujours été les meilleurs témoins, loin s'en faut !

4.3 Changer de mode de vie : tous concernés

Bien des chrétiens, comme d'ailleurs les non chrétiens, vivent parfois avec la pensée, plus ou moins consciente, que les ressources naturelles sont sans limite, que la diversité biologique ne semble pas souffrir d'un appauvrissement, que l'homme pourra s'adapter aux nouvelles conditions de vie, à la pollution même ! Ils avancent avec conviction qu'il y aura de toute façon « une solution » et ils soutiennent que l'homme vaut bien plus qu'une fleur, un oiseau, un poisson, un coléoptère ou un serpent. L'homme et la femme sont des créatures précieuses ; nous avons raison de nous préoccuper du salut et du bien-être de nos contemporains. Mais nous cherchons précisément, en tant que chrétiens, à protéger cette création à travers laquelle Dieu se révèle et que nous sommes appelés, nous l'avons vu, à gérer comme de bons intendants mandatés par leur créateur.

Nos réserves naturelles et énergétiques sont limitées : l'eau potable manque dans de nombreuses régions du monde et pose des problèmes d'approvisionnement ou de régénération dans nos pays développés ; bien des ressources fossiles comme le pétrole, le gaz ou l'uranium ne sont pas inépuisables. Malgré de réels efforts pour la réduire, la pollution franchit souvent les limites de l'intolérable, et les frontières !

Il est de plus en plus évident que nous ne pouvons plus nous conduire de la même manière et que notre planète n'y suffirait pas si le monde entier vivait selon les standards

occidentaux. Il est d'ailleurs regrettable que les nations « émergentes » comme la Chine ou l'Inde se lancent dans la course au développement en se calquant sur les mêmes critères que les pays « développés », notamment sur le plan des transports et de l'énergie. A l'heure où dans les grandes villes et les campagnes de nos pays occidentaux, on (re)découvre les vertus de la marche, de la circulation à vélo, du chauffage solaire ou de l'énergie éolienne, les Chinois se noient dans le brouillard asphyxiant des fumées des centrales au charbon (une nouvelle centrale chaque semaine) et des embouteillages urbains...

Pour se rapprocher de l'idéal du développement durable, nous devons donc changer nos modes de comportement, si l'on veut que les générations suivantes vivent dans des conditions acceptables. Nous pouvons économiser nos ressources, protéger le patrimoine naturel qui nous est confié, penser aux générations futures et dénoncer l'égoïsme de notre génération. Nous sommes invités à faire preuve d'une plus grande modération, comme le note Nicolas Hulot dans son *Pacte écologique* :

Le meilleur moyen [...] consiste à mettre en place sans plus tarder une société de modération qui, une fois pour toutes, fasse deuil de l'abondance matérielle illimitée, et soit à même d'anticiper et d'organiser équitablement la rareté⁴³ ...

Nous partageons cette responsabilité de bien gérer notre patrimoine naturel avec l'ensemble de nos contemporains engagés dans tous les domaines : les autorités politiques, les industriels, les chercheurs et les biologistes, les agriculteurs, les grands distributeurs, etc., et les consommateurs, que nous sommes tous ! Il serait trop facile de rejeter la responsabilité sur un seul des maillons de la chaîne. Nous sommes ainsi tous appelés à mettre en œuvre le « mandat culturel » adressé par Dieu à l'humanité dans son ensemble.

Les recommandations publiées lors des grands rassemblements internationaux ou œcuméniques vont dans le même sens, de même que les conseils émis par nos Gouvernements. Les films et documentaires récents, réalisés par diverses personnalités du monde politique ou artistique comme Al Gore, l'ex vice-président des Etats-Unis, orateur à l'audience mondiale grâce à son film *Une vérité qui dérange* (2007), Jean-Paul Jaud, qui défend avec conviction l'essor des cantines scolaires à base de produits issus de l'agriculture biologique dans son film *Nos enfants nous accuseront* (2008), le photographe Yann Arthus-Bertrand, auteur de *Home* (2009), un documentaire de nature plus esthétique que scientifique, et Nicolas Hulot, qui a réalisé *Le syndrome du Titanic* (2009), tous ont contribué à sensibiliser le grand public à la préservation de l'environnement. On leur reprochera peut-être le ton très alarmiste, souvent pessimiste à

⁴³ Nicolas Hulot, *Pour un pacte écologique*, Paris, Calmann-Levy, Paris 2006, p. 53.

l'extrême, de leurs documentaires. La dimension spirituelle, la foi en un Dieu providentiel qui invite, certes, à l'usage responsable des ressources, au respect de sa création, mais aussi à la confiance en sa providence, est totalement ignorée.

Nous avons vu que les chrétiens ont une vision du monde, des hommes et de l'environnement, spécifique à la foi en un Dieu Créateur. Ils considèrent les hommes et les femmes comme des êtres créés à l'image de Dieu, et donc dignes de respect. Ils recherchent ce qui est bon-bien-beau pour donner ainsi toute sa mesure à la dimension éthique de la vie. Leur volonté de protéger l'environnement est basée sur la foi en un Dieu qui se *révèle*, au moins en partie, à travers sa création. Leur regard se tourne également vers le monde à venir, car ils croient que Dieu renouvellera un jour cette création : leur responsabilité actuelle n'est donc pas sans conséquences sur le monde à venir. La question des « temps de la fin » reste cependant délicate à traiter, en particulier sur les plans théologique et philosophique, où l'on peut distinguer, sans qu'elles soient toujours séparées, deux principales visions de l'avenir.

V. Eschatologie chrétienne et écologie

5.1 Le paradis des hommes-dieux

Plusieurs courants matérialistes et spiritualistes se rejoignent sur ce point : l'homme se bâtit un avenir meilleur sur terre, il établira un « âge d'or », avec ou sans l'aide de Dieu. L'évolutionnisme athée laisse une part plus ou moins belle au hasard et à la nécessité passés au crible de la sélection naturelle ; au progrès résultant d'une mécanique dialectique où le « mal » est parfois réduit au simple rôle de moteur de l'histoire ; au positivisme triomphant de l'industrie humaine éclairée par un scientisme rationnel et salvateur propre à l'âge moderne.

L'évolutionnisme spiritualiste intègre une dimension transcendante dans ce processus, une « présence divine », une « force supérieure », personnelle ou impersonnelle. Du gnosticisme et du néoplatonisme aux premiers siècles de l'ère chrétienne à la « Process theology » au XXe siècle, l'influence de cette pensée spiritualiste reste très sensible. Les mouvements du « Nouvel Age », qui s'inspirent de la contre-culture hippie des années 60-70, en sont de fervents promoteurs.

Les traditions mystiques, philosophiques ou religieuses, le paganisme, l'animisme et le panthéisme occupent une place toute particulière dans ce courant : « Dieu » est le plus souvent compris comme une intelligence-conscience universelle, diffuse et impersonnelle irrigant l'univers dans toutes ses composantes, afin de l'acheminer, malgré les bouleversements et les « sauts » les plus imprévisibles et destructeurs, vers un but ultime sous l'effet d'un « mouvement ascensionnel », d'une évolution et d'une complexification croissantes des processus et des organismes.

Pour certains, la transcendance est une puissance au départ distincte de l'humanité, qui l'anime et l'inspire dans un mouvement aboutissant à la fusion de tous les êtres, à la descente de l'Un se déployant dans le multiple et à la montée du multiple qui retourne à l'Un ; pour d'autres, elle est immanente à l'homme qui « s'invente », pour ainsi dire, des idéaux afin d'évoluer vers un type d'humanité supérieure : en d'autres termes, l'homme se donne de « bonnes raisons » de dépasser ses « pesanteurs » les plus grossières pour s'élever au rang de dieu ; cette « transcendance » est donc tout immanente ! Certains chrétiens plus sensibles à leur immanence, calquée sur le modèle du Christ-Homme, qu'à la divine transcendance, ont ainsi pensé réaliser le royaume de Dieu ici-bas par la mise en pratique d'une éthique inspirée de l'amour, aux multiples applications sociales.

Les philosophies néoplatoniciennes et les courants gnostiques ou mystiques, voire théologiques comme la *Process Theology* ou certaines thèses extrêmes de l'« eschatologie réalisée », très en vogue en nos temps modernes et post-modernes, ont d'indéniables points communs et des affinités avec cette conception évolutionniste,

dialectique et fusionnelle : « Dieu » se réalise dans l'histoire de l'univers et des hommes en se soumettant lui-même aux hasards et aux soubresauts de l'évolution, en se concentrant sur lui-même et se réduisant jusqu'à s'effacer, pour devenir partie intégrante de l'humanité et du monde, de la « création » qui s'achève par irrigation progressive de sa présence.

De Spinoza à Einstein, de Feuerbach, Baur et Ritschl à Hans Jonas et Michel Serres, de la Cabbale aux védas hindouistes, avec des nuances et dans des perspectives parfois très différentes, ce « ciel » qui se *confond* avec la « terre », ce monde-Dieu en devenir fait long feu... A cette fusion peu conforme à la théologie et l'espérance chrétiennes, s'oppose une distinction radicale entre cette « terre » et le « paradis », parfois tout aussi étrangère à la vision biblique du monde à venir.

5.2 Le paradis du « ciel »

La conception dualiste – souvent naïve – du « paradis » (ou du « ciel ») opposé à ce « monde » ou cette « terre » reste très présente dans notre culture chrétienne, comme dans d'autres religions ou philosophies, là encore sous différentes formes.

Il est en effet courant de dissocier radicalement le « ciel » de la « terre ». Les mythes de l'âge d'or, en aval ou en amont de notre temps, la notion de « paradis » excluant toute référence à la création présente, le monde lumineux même entrevu par Platon au-delà de la caverne, le couple matière-esprit mal assorti continue de fausser notre vision chrétienne de l'avenir. Du néoplatonisme et du gnosticisme qui ont souvent influencé la pensée chrétienne, on a conservé l'idée d'un « ciel » ou d'un « royaume de Dieu » désincarné, libéré de toute matière assimilée au mal, le lieu des âmes pures sans corps.

Les points de contact sont nombreux avec les religions et les philosophies orientales qui considèrent le monde matériel comme une illusion, pour mettre davantage l'accent sur le monde spirituel, qui lui serait supérieur. Pendant sa vie sur terre, l'être humain doit échapper au cycle infernal des réincarnations pour se fondre dans le « tout » ou dans le « néant », pour échapper à la souffrance et parvenir à la plénitude. Il en découle, souvent, une attitude fataliste, un manque d'intérêt pour la vie présente, une dépréciation des « choses d'ici-bas ». Et pour la question qui nous intéresse, une négligence certaine pour bien cultiver et garder cette terre, pour la protéger.

5.3 Un « cas à part » : l'Intelligent Design (le dessein intelligent)

Certains chrétiens, en particulier aux Etats-Unis, ont souhaité accorder les théories de l'évolution à leur foi en un Dieu créateur. Ils ont élaboré la théorie de l'*Intelligent Design*, à laquelle ont adhéré également des non-chrétiens fascinés par l'agencement

astronomique, la structure biologique ou simplement la « beauté de la nature ». Pour les uns et les autres, Dieu ou une intelligence supérieure est à l'origine de la vie, il dirige et contrôle l'évolution de l'univers et la mène progressivement à son achèvement, à la perfection. Si cette théorie est séduisante lorsqu'elle intègre les données scientifiques les plus respectables sur l'évolution (ce n'est pas toujours le cas), elle ne « prouve » cependant rien, ni sur Dieu lui-même, ni dans le domaine scientifique. L'intelligent Design se présente souvent comme une critique du darwinisme :

Les défenseurs du dessein intelligent soutiennent que Darwin a inversé la séquence des événements : la «vie» n'émerge pas par hasard, d'une manière ou d'une autre, d'un substrat matériel ou non vivant, mais semble avoir été présente durablement dans la matière sous forme d'*information*, ce qui suggère que la matière peut être une réalité dérivée ou seconde. De plus ces défenseurs soutiennent que le réseau d'informations contenu dans les plus simples ou les plus petits systèmes vivants est si sophistiqué et «irréductiblement complexe» qu'il témoigne de l'existence d'un type d'intelligence, ce qui ébranle les présupposés matérialistes de l'évolution darwinienne⁴⁴.

On reproche à l'*Intelligent Design* de servir de caution au créationnisme érigé en système de pensée propre à être enseigné au même titre que les théories de l'évolution⁴⁵. Le vrai et le faux se mêlent ici pour rendre plus confus encore la position chrétienne traditionnelle : les chrétiens croient tous en un Dieu créateur, même s'ils ne sont pas tous d'accord sur la manière – et notamment la durée du processus de création – dont Dieu a créé le monde. La foi en un Dieu créateur relève... de la foi ! quand bien même nous serions émerveillés par la beauté, l'harmonie indubitable, la possibilité même de la vie et de son développement diversifié sur terre. Il est juste, pour des chrétiens, de souscrire à l'affirmation biblique : « C'est par la foi que nous croyons que Dieu a créé les mondes » (Hébreu 11.3).

Par « créationnistes », cependant, on désigne le plus souvent les chrétiens convaincus que Dieu a créé le monde en six jours, selon une lecture littérale des premiers chapitres de la Genèse. D'autres chrétiens, probablement largement majoritaires et tout autant convaincus que Dieu « a créé toutes choses, mais qu'il les gouverne et les conduit, disposant et réglant selon sa volonté tout ce qui arrive dans le monde » (Confession de foi de La Rochelle), préfèrent respecter les données scientifiques les plus avérées nous introduisant dans une dimension du temps – plusieurs milliards d'années – qui ne contredit en rien la foi en un Dieu créateur éternel, pour qui « mille ans sont comme un jour ». Pour les débuts comme pour la fin des temps, les

⁴⁴ Reed Davis, *Le Dessein Intelligent (Intelligent Design), une nouvelle critique de l'évolution darwinienne*, La Revue Réformée, N° 245 – 2008/1, JANVIER 2008 – TOME LIX.

⁴⁵ Sur le créationnisme, on lira avec intérêt le point de vue de Douglas Kelly, *La doctrine de la création, talon d'Achille des évangéliques ?*, La Revue Réformée, N° 211 – 2001/1, JANVIER 2001 – TOME LII.

chrétiens ont des points de vue différents : que cela ne soit pas un prétexte aux divisions intempestives, souvent injustifiées !

5.4 Une vision chrétienne de l'avenir : entre rupture et continuité

Les auteurs de l'Ancien comme du Nouveau Testament soulignent que Dieu et sa création sont distincts. Les êtres humains ou les autres créatures ne peuvent se confondre avec Dieu. En revanche, Dieu fait *alliance* avec l'homme, comme un Seigneur avec son vassal, un chef avec ses subordonnés qu'il aime et respecte. Il est donc possible d'être en *communion* avec Dieu, au moins jusqu'à un certain point.

Les chrétiens croient, en effet, que Dieu a rétabli cette communion par Jésus-Christ par sa mort expiatoire – sa vie donnée couvre les fautes –, rédemptrice et substitutive - Jésus, le Fils de Dieu, s'est offert « en rançon » à notre place pour nous racheter, pour payer la dette de nos fautes devant Dieu. Enfin par sa résurrection, le Messie « Agneau de Dieu » et « Souverain prêtre » est devenu le médiateur d'une nouvelle alliance entre Dieu et son peuple, notre avocat pour plaider notre cause et obtenir pour nous la faveur de Dieu son Père. Dieu accorde son Esprit à ceux qui se détournent du mal pour chercher et trouver auprès de lui la vie et la paix. Ils peuvent alors reconnaître Dieu comme leur « Père ».

Communion ne signifie pas confusion : selon l'adage des Pères de l'Église appliqué à la Trinité : il faut distinguer les personnes sans les séparer, les unir sans les confondre ! C'est le fondement même du christianisme, l'essentiel de son *Credo*. Mais cette communion bienfaisante et fructueuse a ses limites. Le « peuple de Dieu » n'est pas encore dans la « nouvelle création », même si les chrétiens sont d'ores et déjà, insiste l'apôtre Paul, de nouvelles créatures, littéralement (en grec) une nouvelle *création* en (dans l'union à) Jésus-Christ (2 Corinthiens 5.17).

Certains chrétiens vivent plus ou moins bien cette tension entre le présent et l'avenir, spécifique à leur foi. Ils ont tendance à mettre l'accent sur les dernières phrases du *Credo*, le retour du Messie Jésus, le jugement dernier, la « dissolution de toutes ces choses » évoquée par l'apôtre Pierre dans sa deuxième lettre (2 Pierre 3.7-12), la « fin du monde », pour employer une expression plus familière aux accents apocalyptiques. Puisque tout doit disparaître, à quoi bon se préoccuper outre mesure de cette terre ? Après moi, le déluge !

La « fin » des temps a commencé depuis deux mille ans, Jésus et ses disciples l'affirment. La discontinuité entre l'ancienne et la nouvelle création n'est pas aussi radicale. Certes, la Bible l'évoque, Jésus lui-même le souligne : lors de son retour, un

jugement purificateur aura lieu. Mais la Bible évoque aussi la *continuité*⁴⁶ entre cette création devenue corruptible et la nouvelle création incorruptible à venir, déjà révélée en Jésus-Christ ressuscité⁴⁷. Au jour de la résurrection finale, la nature elle-même, le ciel et la terre, seront transformés, régénérés, renouvelés, recréés. Comme le précise Samuel Bénétreau :

Le Nouveau Testament utilise plusieurs termes pour proclamer l'altérité du monde attendu : régénération (*paliggénésia*, Mt 19.28), libération (*éleuthérôthésètai*, Rm 8.21), « disparition de figure » (*paragei to schèma* : 1 Co 7.31), rétablissement (*apokatastasis* ; Ac 3.21). Il laisse entrevoir la différence par rapport à ce qui existe actuellement et la perfection à tous égards de ce qui est annoncé dans le cadre d'un schéma de continuité-discontinuité et d'accomplissement⁴⁸.

Dieu demeure le Seigneur de toute la création, de toute créature : l'ensemble de cette création est appelée, avec les élus de Dieu, au salut, au rétablissement de toute chose, évoqué par l'apôtre Paul (Romains 8. 18-23), c'est-à-dire au rétablissement de relations justes, dans la foi en Jésus-Christ, entre les créatures et leur Créateur, mais aussi entre les créatures elles-mêmes. Dans la Bible, la matière n'est pas assimilée au mal. Dieu lui-même choisit de s'incarner en homme et Jésus ressuscite avec un corps que ses disciples peuvent reconnaître et que Thomas peut toucher.

La pensée biblique ne méprise pas cette création, qui est déclarée bonne. Elle insiste également sur la nouvelle création, une régénération spirituelle, certes, déjà commencée en ceux qui ont foi en Jésus-Christ, mais aussi une rédemption corporelle, la résurrection des êtres humains dans de nouveaux corps incorruptibles, appelés à vivre sous le règne de Dieu. En attendant cette rédemption définitive, la « fin » n'est pas un prétexte : on peut prendre soin de la terre comme on prend soin de son corps mortel, chaque jour...

VI. Considérations pratiques

6.1 Une action chrétienne

A notre modeste échelle (en France), en tant que chrétiens et citoyens responsables dans ce monde, nous ne pourrions probablement pas influencer à court terme les grands industriels ou les distributeurs les plus puissants de notre pays ou du monde. Mais nous devrions être prêts à renoncer, pour le moins, à notre style de vie qui ne tient guère compte des générations futures, afin de préserver l'environnement et véritablement économiser nos ressources. Car le terme « économie » évoque aussi la prudente et saine pratique de limiter les dépenses, sans avarice, pour mieux gérer notre patrimoine personnel, public ou naturel. C'est sans doute cette définition qui nous permettrait de

⁴⁶ Sur ce sujet, voir Wright, N.T., *Nouveaux cieux, nouvelle terre*, Aix-en-Provence, Kerygma, 2004.

⁴⁷ Sur la discussion, en particulier, autour des versets de 2 Pierre 3.3-18, on se reportera utilement à l'ouvrage de Samuel Bénétreau, *La Deuxième Epître de Pierre, L'Epître de Jude*, Vaux-sur-Seine, Edifac, 1994, pp.175-225.

trouver un concept commun qui « réconcilie » les deux termes économie et écologie ! Les spécialistes de la production électrique ne parlent-ils de « négawatts » pour désigner l'énergie non produite grâce aux économies réalisées ?

Joseph, en son temps (Ile millénaire avant J.-C.), alors qu'il était premier ministre du pharaon égyptien, avait su constituer des réserves en période de « vaches grasses », afin d'affronter les années de « vaches maigres », qui ne manquent jamais de survenir. Nos hommes et femmes politiques, mais aussi les consommateurs pressés que nous sommes trop souvent, auraient dû s'inspirer de cet exemple antique pour éviter de céder aux appels des marchands de biens et de crédits vaporeux en notre XXI^e siècle. La déesse cupidité a entraîné ses adorateurs, esclaves consentants, et le monde entier dans leur sillage, pour enfin sombrer dans une crise qui affaiblit surtout les plus vulnérables.

Nous pourrions donc favoriser la prise de conscience – collective – de notre insouciance. Les problèmes se posent désormais à l'échelle planétaire, les chrétiens n'échappent pas à ce constat. Avons-nous compris que notre attitude parfois irresponsable peut avoir des répercussions très négatives sur notre témoignage chrétien ? Comment ceux qui nous entourent et nous observent, au près comme au loin, pourraient-ils prendre au sérieux des hommes et des femmes si peu soucieux de partager les richesses, assis au volant de puissantes machines qui gaspillent une énergie aussi précieuse que polluante, portés comme les autres par le mouvement effréné de la société de consommation, sans penser à leurs voisins ou à leurs successeurs sur cette terre qui « appartient au Seigneur » ?

Chrétiens ou non, nos actes ont aussi un sens et une portée universels. Comme tout être humain, nous pouvons au moins vivre de façon responsable. Mais cela ne peut être efficace qu'avec le concours positif des autorités politiques. Si souhaitons, par exemple, économiser l'essence, nous pourrions redécouvrir les bienfaits du vélo, à condition que des pistes cyclables (où l'on peut rouler en sécurité) soient aménagées. Nous pouvons solliciter nos autorités qui ont un rôle certain à jouer dans l'organisation de l'espace.

Sur un plan plus large, notre action communautaire peut se révéler fructueuse. Certaines organisations comme le Service d'Entraide et de Liaison (SEL), créée dans le cadre de l'Alliance Évangélique Française (AEF) en 1980, ont su attirer l'attention des chrétiens sur la notion de « commerce équitable ». À travers sa branche « Artisanat-SEL », co-fondatrice de la « Plate-forme pour un commerce équitable », en 1997, nous pouvons participer à cet ambitieux projet dont les visées paraissent parfois utopiques : faire du commerce et consommer de façon à « réduire les inégalités et redonner à l'homme sa place dans les échanges commerciaux internationaux. » Le commerce

⁴⁸ Samuel Bénétreau, *Ibid.*, p. 208.

équitable s'appuie sur l'article 23 de la *Déclaration universelle des droits de l'homme* : « Quiconque travaille a droit à une rémunération équitable lui assurant ainsi qu'à sa famille une existence conforme à la dignité humaine. »

Ce nouveau type de commerce vise donc à assainir les échanges afin de satisfaire le producteur comme le consommateur. Une plus juste rémunération du travail des producteurs et des artisans, en général les plus défavorisés par le système classique, leur permet de subvenir à leurs besoins élémentaires dans les domaines de la santé, de l'éducation, du logement ou de la protection sociale. Les droits fondamentaux des personnes doivent être respectés par les promoteurs du commerce équitable, en particulier pour prohiber le travail des enfants, ainsi que toute forme d'esclavage et de discrimination religieuse ou ethnique. Il s'agit encore de favoriser de meilleures conditions de travail et les relations commerciales à long terme. La préservation de l'environnement figure en bonne place parmi les points forts de cette démarche.

Au plan mondial, enfin, le SEL comme l'AEF ont choisi de promouvoir le « Défi Michée » pour mobiliser les chrétiens contre la pauvreté et soutenir ainsi l'un des objectifs fixés par l'Organisation de Nations Unies (ONU) en 2000 : « Réduire la pauvreté de moitié, d'ici 2015, selon les indicateurs de pauvreté stratégiques. » Pour tout chrétien, ce but louable est avant tout conforme à l'enseignement de Moïse et des prophètes, de Jésus et des apôtres. Le partage des ressources ne devrait pas être un vain mot : les chrétiens sont appelés à être « le sel de la terre » pour donner du goût et un peu de « repos », de paix à ce monde. S'ils veulent dénoncer l'injustice, leur conduite devrait se rapprocher autant que possible du modèle évangélique idéal, défini par Jésus dans le Sermon sur la montagne (Matthieu 5 à 7).

6.2 Des mesures en trompe-l'oeil

Le consensus est aujourd'hui assez large sur la nécessité de préserver notre environnement et de prendre des mesures dans ce sens pour réduire, notamment, les émissions de gaz à effet de serre. Le documentaire récent (juin 2009) de Yann Arthus-Bertrand, *Home*, comme le film réalité par Nicolas Hulot, les recommandations émises sur les sites internet officiels de notre pays, les mesures adoptées en France dans le cadre du « Grenelle de l'environnement » convergent sur ce point et renforcent l'appel à un changement de comportement significatif. Mais ces alarmes répétées et les mesures préconisées par les divers partis politiques suffisent-elles pour susciter, au-delà d'une prise de conscience des problèmes réels, une authentique volonté de modifier notre comportement pour lutter contre la crise écologique ?

Il n'est pas facile d'adopter un style de vie plus simple, conforme à l'appel lancé par le Comité de Lausanne en 1980⁴⁹. Nous nous contentons souvent de mesures « écologiques » pour continuer à vivre de la même façon, tout en nous donnant bonne conscience. Nous sommes ainsi inondés de bons conseils visant à préserver notre environnement : fermer le robinet lorsqu'on se lave les dents, éteindre les lumières inutiles, préférer les douches aux bains, isoler nos maisons, etc. Toutes ces mesures, utiles et efficaces si l'on considère qu'elles ont un impact lorsqu'elles sont multipliées à l'échelle d'une population tout entière, restent toutefois superficielles sur le fond : elles semblent nous dispenser de choisir un autre mode de vie, plus respectueux des limites de notre planète, de ce qui la peuple et la compose, de l'être humain même. Ce sont des mesures en trompe-l'œil, sans relief, limitées à la dimension de l'homme et orientées vers lui seul.

6.3 De la théorie à la pratique

Les pistes de réflexion que nous suggérons ici pour bien « cultiver le jardin » sembleront peut-être un peu utopiques, voire simplistes. Ne négligeons pas les petits commencements : des gestes simples permettent aussi de préserver la Création dans notre univers quotidien. Répétés par autant d'habitants qu'en comptent nos pays ou notre monde, ils finiront par avoir un impact positif certain.

A notre niveau, il est possible de mettre en œuvre au moins trois mesures pour mieux « dominer et soumettre » la création, en bons gérants, responsables, sobres et avisés, pour remettre de l'ordre dans nos priorités afin de privilégier l'être et non l'avoir, et pour protéger ainsi la nature qui nous est donnée en partage.

a) Nous pouvons résister aux tentations de notre civilisation moderne : domination excessive de la nature grâce à une technologie de plus en plus puissante et efficace ; révolte contre nos limites ; soif de démesure ; consommation effrénée et publicité omniprésente qui nous y incite ; amour de l'argent et matérialisme idolâtres ; poursuite sans fin du gain de temps et à tout prix, etc.

Il est toujours possible de revenir à un style de vie plus sobre, plus juste vis-à-vis de nos contemporains les plus défavorisés ; de nous contenter davantage de ce qui est nécessaire et non superflu pour vivre (mais dans certains cas, la distinction n'est pas toujours aussi simple...) ; de réduire notre consommation (essence, gaz, électricité, eau potable, nourriture, pesticides, loisirs, etc.) ou de la réorienter (denrées locales ou

⁴⁹ Voir Annexes IV, *Déclaration sur l'Engagement évangélique à mener un style de vie simple*, Comité de Lausanne, 1980, extraits.

de saison, écotourisme), sans pour autant mettre en péril le développement ou la croissance de notre monde, avec leurs limites...

b) Nous pouvons pour cela exercer davantage notre esprit critique, notre discernement humain et spirituel, et ne pas avoir peur de remettre ainsi en cause les modèles dominants. Il est bon de faire preuve d'ingéniosité pour trouver des solutions durables, de promouvoir, par exemple, les énergies renouvelables (solaire, éolienne, hydro-électricité, etc.). Mais ces « énergies diluées » ne sont pas pour autant la panacée, la solution miracle (problèmes des biocarburants, des bilans énergétiques et économiques de ces moyens alternatifs, etc.) : est-il réaliste de tout en attendre ? L'énergie nucléaire restera probablement indispensable, nous l'avons déjà souligné, il importe donc de favoriser la recherche pour mieux la maîtriser. Mais est-il sage, compte tenu des dangers relatifs aux déchets radioactifs à la longévité redoutable, d'en dépendre à près de 80% pour couvrir nos besoins en électricité, comme c'est actuellement le cas en France ? On ne saurait assez insister ici pour attirer l'attention sur les mesures afin de simplement réduire notre consommation d'électricité en adoptant des mesures efficaces. Dans le même sens, il semble urgent de promouvoir vigoureusement l'économie du pétrole, une molécule précieuse, aux applications multiples (énergie, plastiques et autres produits de synthèse, etc.), ressource fossile que l'humanité est en train de gaspiller en quelques générations...

c) Enfin, il nous faut favoriser l'éducation, la sensibilisation à l'environnement, en particulier auprès des jeunes, dans le cadre du catéchisme, par exemple, ou d'une association chrétienne (ex. *A Rocha*), ou encore en abordant ce sujet lors d'un débat dans nos Églises, pour trouver ensemble des solutions pratiques à notre portée : construction ou rénovation de nos bâtiments, économies d'énergie, choix pour nos repas communautaires (vaisselle et nourriture), distances à parcourir, etc. Le débat est également nécessaire dans nos quartiers, nos villes...

Conclusion : quelle motivation ?

Une question fondamentale demeure : où allons-nous puiser cette motivation de vivre plus sobrement, avec modération, par souci de justice envers les plus pauvres, avec le désir de transmettre un patrimoine naturel qui permette aux générations futures de vivre dans les meilleures conditions ? Dans la peur d'une catastrophe nucléaire ou d'un conflit politique mondial ? Dans la crainte du réchauffement climatique et de ses conséquences,

d'une destruction irréversible de la nature à grande échelle à la suite d'un accident industriel majeur ? Certes, tout cela relève du probable, même si nous croyons que le Dieu souverain, d'une certaine manière, préserve le monde, malgré tout...

On semble aujourd'hui manier et à tout sens cette peur dont on n'est pas sûr, toutefois, même si elle a des vertus pédagogiques indiscutables (il arrive que l'on prenne les bonnes décisions sous l'effet de la peur !), qu'elle soit la meilleure des motivations pour nous inciter à changer de mode de vie. Ce n'est pas non plus le meilleur des arguments pour les autorités politiques. Il vaut mieux s'appuyer sur des valeurs positives, qui concernent tous les hommes et femmes de ce monde et qui les invitent à assumer leurs responsabilités élémentaires.

Au-delà de la responsabilité que l'on a pu imputer aux seuls chrétiens dans la crise écologique, au-delà d'un certain constat d'échec, au moins partiel dans ce domaine, la foi chrétienne peut aussi nous inspirer et nous orienter d'une autre manière, plus positive, dans la mesure où nous chercherons tout simplement, en tant que chrétiens, non seulement à placer notre confiance en Dieu le créateur, mais aussi à mettre notre foi en pratique...

Nous chercherons ainsi à respecter les limites esquissées par Dieu. Nous pouvons essayer de gérer cette création, de « cultiver le jardin », de remplir cette terre et en prendre soin d'une façon intègre, *en communion* avec notre Créateur, avec amour, justice, sagesse et discernement. Là se pose une réelle question d'éthique : quelles sont, dans ces conditions (les meilleures !), les limites du fameux « principe de précaution » ? Quelle place peut-on laisser à la créativité, à la recherche et au développement, qui implique souvent le dépassement de certaines limites ? Ce Dieu que nous appelons « notre Père » nous laisse un espace de liberté qui nous conduit, pour le moins, à définir une éthique saine de la création, afin de mieux déterminer et de mieux connaître les limites de notre action dans le monde. La réflexion éthique, adossée à une solide doctrine biblique et à une théologie chrétienne orthodoxe, est ici indispensable.

Les chrétiens sont appelés à être le « sel de la terre », à montrer un certain exemple, une autre façon de vivre. Ils peuvent poursuivre l'objectif d'un développement durable en cultivant et gardant... l'alliance de Dieu ! Et cela est possible, au moins jusqu'à un certain point, puisqu'ils croient que Jésus-Christ est venu pour sceller cette nouvelle alliance avec Dieu, pour offrir à tous la réconciliation et pour que chacun puisse ainsi vivre une sorte d'avant-goût de ce que sera un jour un monde nouveau. En Jésus-Christ, Dieu nous a rejoints dans ce monde. Jésus est mort, il a porté sur lui nos fautes et il est revenu à la vie : sa résurrection annonce la nouvelle création, la régénération que Dieu veut accomplir pour toute la création. Nos gestes en faveur de la création montrent que Dieu

aime toujours cette création et qu'elle a encore un avenir. La foi en Dieu et le respect des limites fixées par le Créateur met sans aucun doute un frein salutaire à l'exploitation excessive de la création. Notons aussi qu'il en va de notre simple respect pour l'œuvre du Créateur : qui parmi nous ne s'offenserait pas de voir son œuvre profanée ou saccagée par des irresponsables ou des vandales ?!

Nous savons bien, toutefois, qu'il n'y pas (et qu'il n'y aura pas) d'écologie parfaite. Nous ne croyons pas que l'homme sera capable d'établir le « règne de Dieu » sur terre, grâce à sa remarquable intelligence, à son étonnante habileté technique, ni même grâce à ses mesures de protection de l'environnement les meilleures pour assurer un développement durable.

Nous continuons donc à dénoncer la réalité du mal dans ce monde, comme aussi l'utopie du progrès, de la productivité ou de l'écologie qui nous en délivreraient. Il nous faut rester vigilants pour ne pas considérer la protection de l'environnement, aussi nécessaire soit-elle, comme la panacée, le remède universel à notre condition humaine marquée par le « péché », handicapée par l'incapacité foncière d'aimer Dieu et les hommes à la perfection, en tout temps et en toute circonstance.

C'est la tentation de ces courants qui tendent à diviniser la nature, de tendance panthéiste et syncrétiste, très présents dans les milieux écologistes. Cette influence est parfois sensible jusque dans les rassemblements organisés par le Fonds Mondial de la Nature (WWF) et l'Alliance des religions et de la conservation (ARC). Une première manifestation de ce courant a eu lieu en marge du rassemblement inter-religieux d'Assise, en 1986. Il a pris une certaine ampleur, jusqu'au rassemblement de Katmandou (2000). En France, ce mouvement se développe depuis les rassemblements inter-religieux en 2001 au monastère (orthodoxe) de Solan, dans le Gard et celui du Mont-Saint-Michel en avril 2003. L'apport des différentes traditions religieuses sur la réflexion et la protection active de l'environnement est souvent positif, mais le flou syncrétiste qui risque d'envelopper les rassemblements des grandes et petites religions sur ce thème peut poser problème. L'écologisme pourrait devenir, en effet, une nouvelle idéologie de portée mondiale. C'est peut-être même la prochaine grande utopie universelle, une véritable religion, avec ses fanatiques et ses opposants les plus sceptiques (c'est déjà le cas !).

Les chrétiens ne sont pas pour autant contre le progrès ou l'évolution des techniques qui procurent à tous un certain confort. Mais ce confort, sans Dieu, peut être un piège, dès lors qu'il conduit à ne plus reconnaître en Dieu le Créateur, dont nous demeurons dépendants (cf. Deutéronome 8). Comme l'a dénoncé avec vigueur Jacques Ellul, notre maîtrise technique peut nous donner l'illusion que notre pouvoir sur la création et les

créatures (dont les hommes) est sans limite ; elle peut aussi nous échapper, voire nous asservir...

L'annonce de l'Évangile, la conversion des hommes et des femmes à Dieu, un véritable changement de comportement dans tous les domaines de notre vie, la régénération opérée en nous par l'Esprit-Saint peut développer les forces vives et positives de notre nature humaine et atténuer ainsi les effets du mal, tant parmi les hommes et les femmes que dans la nature. La création tout entière sera ainsi mieux respectée.

En tant que chrétiens, nous sommes également tenus de cultiver notre foi en un Dieu souverain et providentiel. Nous pouvons nous reposer sur lui avec confiance, car il promet de pourvoir à nos besoins « selon sa richesse manifestée en Jésus-Christ », selon la formule de l'apôtre Paul⁵⁰. Ce n'est pas un prétexte au gaspillage, mais cela nous permet de rester en paix en temps de crise, ce qui ne nous dispense pas d'agir pour le bien commun. Le lien entre la paix que procure le repos et la confiance est étroit. Le sabbat était déjà, du temps de Moïse, l'occasion pour chacun de prendre conscience de ses limites humaines, dans le temps comme dans l'espace, et de rendre un culte au Créateur. Cela permettait à tout individu mais aussi en tant que peuple de renouer ainsi sa confiance au Dieu souverain généreux et fidèle ; cela empêchait aussi quiconque de renverser les valeurs humaines et spirituelles qui maintiennent le monde dans un ordre salutaire, certes relatif, mais suffisant pour éviter le pire.

Nous connaissons, cependant, trop bien nos faiblesses, si souvent dénoncées, pour ne pas nous aveugler davantage. Nous savons que notre idéal le plus élevé et louable, notre éthique de la création et notre désir sincère de l'appliquer dans la vie pratique, n'apporteront toutefois qu'une amélioration partielle. Dieu seul reste souverain pour régénérer parfaitement cette terre, pour « créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre ». Cela ne doit pas non plus nous empêcher de combattre le mal sous toutes ses formes, d'être sensibles à notre environnement, dans une authentique perspective chrétienne.

Nous sommes à ce titre placés devant un triple défi pour changer de comportement, afin de résister aux tentations d'une domination malsaine sur ce monde : nous devons réévaluer notre rapport au temps, à l'espace et aux ressources naturelles. Cela nous invite aussi à reconsidérer notre rapport à l'argent, à la technique et à la consommation. Si nous souhaitons, par exemple, délaissé plus souvent nos voitures pour marcher à pied ou circuler à vélo, il faudra prendre les mesures qui s'imposent afin de gérer notre temps, individuellement, et aménager notre espace, collectivement. Et bien sûr, le rapport

⁵⁰ Philippiens 4.19.

à Dieu reste fondamental pour mieux saisir les priorités et pour trouver la force de les respecter !

Vivre autrement : ce défi, très réaliste, est conforme aux appels des prophètes et des apôtres, et de Jésus lui-même. Nous avons là une occasion de donner notre témoignage chrétien dans ce monde où les hommes qui vivent sans Dieu se croient sages et se conduisent pourtant comme des insensés. Malheureusement, il nous arrive trop souvent de les suivre (ou de les précéder ?) sur cette voie dangereuse, au lieu de leur proposer une autre façon de vivre, plus raisonnable, et aussi plus créative. Il est dommage que les chrétiens soient souvent à la traîne pour proposer des solutions nouvelles...

Cette poursuite de l'idéal révélera de nouveau nos faiblesses et nos contradictions, que nos contemporains ne manqueront pas de dénoncer ou de souligner, mais il nous faut affronter résolument ces difficultés ! D'ailleurs, le défi écologique dans son ensemble est à bien des égards une source de frustrations, de paris parfois impossibles à tenir, de bilans décevants (sur les énergies renouvelables, par exemple, dont les bilans économiques et énergétiques restent parfois très flous...). Le développement durable s'apparente souvent à une utopie impossible à réaliser. L'apôtre Paul souligne que la terre « soupire en gémissant » : la création tout entière attend la restauration finale que Dieu seul peut opérer (Romains 8), l'ultime « révélation » du Dieu trinitaire et de ses enfants en Jésus-Christ, son peuple, son épouse : c'est le sens même du mot d'origine grecque « apocalypse » (révélation).

Mais en attendant ce dénouement et ce dévoilement complet du salut en Jésus-Christ, il est de la responsabilité de tous les hommes et femmes de cette terre, quelle que soit leur position dans la société, d'accomplir au mieux cette mission humaine de bien « cultiver et garder » le jardin du monde, la terre. Notons ici que l'on ne peut séparer ces deux verbes : à vouloir cultiver la terre sans la protéger, on risque de la détruire. Et si par souci excessif de la protéger on néglige de la cultiver – c'est parfois la tentation des tenants d'un écologisme extrême ! – on risque de mourir de faim...

Les chrétiens ont cependant une espérance particulière, enracinée en Dieu qui un jour renouvellera cette création. Cela doit nous conduire, comme un signe de cette espérance, à prendre soin de la terre comme nous prenons soin de notre corps, bien qu'il soit mortel, à être sensibles à notre environnement, dans une authentique perspective biblique, et à poursuivre ainsi, avec tous nos contemporains, l'objectif d'un développement aussi durable que possible. Nous le ferons par amour pour Dieu, et donc avec un certain plaisir, d'autant que c'est pour le bien de chacun de nous et surtout pour le bien de l'humanité tout entière. C'est certainement la meilleure des motivations !

Car prendre soin de la création, dans le temps présent, c'est aussi une façon d'aimer Dieu et notre prochain...

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

LIVRES

- Allègre, Claude, *Ma vérité sur la planète*, Paris, Plon, Fayard, 2007.
- Arnoud, Robert, Jacquinet, Jean, *ITER, le chemin des étoiles ?*, Aix-en-Provence, Compagnie des éditions de la Lesse, Edisud, 2006.
- Bastaire, Jean, *Le salut de la Création*, Paris, DDB, 1996.
- Baudin, Frédéric, *D'un jardin à l'Autre*, Aix-en-Provence, CEM, 2006.
- Baudin, Frédéric, *Dieu est-il vert ?*, Paris, Croire Pocket, 2007.
- Berthoud, Pierre, *En quête des origines, Les premières étapes de l'histoire de la révélation, Genèse 1 à 11*, Cléon d'Andran, Aix-en-Provence, Excelsis, Kerygma, 2008.
- Blandenier, Jacques, *Les pauvres avec nous, la lutte contre la pauvreté selon la Bible et dans l'histoire de l'Eglise*, Valence, LLB, 2^e édition, 2006.
- Blocher, Henri, *Révélation des origines*, Lausanne, PBU, 1979.
- Berry, R. J. (collectif), *The Care of Creation*, Leicester, IVP, 2000.
- Carson, Rachel, *Printemps silencieux*, Paris, Plon, 1963.
- Challier, Catherine, *L'Alliance avec la nature*, Paris, Cerf, 1989.
- Chester, Tim, *La responsabilité du chrétien face à la pauvreté*, Marne-la-Vallée, Farel, 2006.
- Collectif, *Nature menacée et responsabilité chrétienne*, Strasbourg, Oberlin, 1979.
- Collectif, *L'agitation et le rire* (sur « Le temps presse »), Genève, Labor et Fides, 1989.
- Collectif, *Religion et écologie*, sous la direction de Danièle Hervieu-Léger, Paris, Cerf, 1993.
- Collectif, *Listening to Creation Groaning*, sous la direction de Lukas Vischer, Genève, Centre international John Knox, 2004.
- Collectif, *Crise écologique, crise des valeurs ? Défis pour l'anthropologie et la spiritualité*, sous la direction de Dominique Bourg et Philippe Roch, Genève, Labor et Fides, 2010.
- Conférence des Evêques de France, *La création au risque de l'environnement*, Paris, Bayard-Cerf-Fleurus-Mame, 2008 (sous la direction de Marc Stenger, évêque de Troyes).
- De Witt, Calvin B. (collectif), *L'Environnement et le chrétien*, Québec, La Clairière, 1995.
- Dorst, Jean, *Avant que nature meure...*, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé, 1965.
- Douma, Jochum, *Bible et Écologie*, Aix-en-Provence, Kerygma, 1991.
- Ellul, Jacques, *Le bluff technologique*, Paris, Hachette, 1988.
- Evangelical Alliance of Papua New Guinea, *Christians Caring for the Environment in Papua Guinea, a Handbook of Principles and Practice*, sous la direction de David Kina, Mt Hagen, Evangelical Alliance of Papua New Guinea, 2005.
- Ferry, Luc, *Le Nouvel Ordre Ecologique, l'arbre, l'animal et l'homme*, Grasset, 1992.
- Hari, Albert, *L'Écologie et la Bible*, Paris, Éd. Atelier, 1995.
- Harris, Peter, *Foi d'écolo*, Marne-la-Vallée, Farel, 2005. (traduit de l'anglais : *Under the Bright Wings*, Londres, Hodder & Stoughton, 1993)

- Harris, Peter, *Kingfisher's Fire, Oxford, A Story for God's earth*, UK, Grand Rapids, Michigan, USA, 2008.
- Hervieu-Léger, Danièle (collectif), *Religion et Écologie*, Paris, Cerf, 1993.
- Hulot, Nicolas, *Pour un Pacte écologique*, Paris, Calmann-Lévy, 2006.
- Ignace IV, Patriarche d'Antioche, *Sauver la Création*, Paris, DDB, 1989.
- Jacquemin, Dominique, *Écologie, Éthique de la création*, Louvain, Artel-Fides, 1994.
- Jaeger, Lydia, *Vivre dans un monde créé*, Paris, GBU, Marne-la Vallée, Farel, Editions de l'Institut Biblique, Nogent-sur-Marne, 2007.
- Jancovici, Jean-Marc, *Le plein s'il vous plaît ! La solution au problème de l'énergie*, Paris Seuil, Points Science, 2006.
- Jolia-Ferrier, Laurent, *Petit manuel du développement durable*, Sap, Lyon, 2007.
- Jonas, Hans, *Le principe responsabilité*, Paris, Flammarion, 1995 (Paris, Cerf, 1990).
- Jonas, Hans, *Une éthique pour la nature*, Paris, DDB, 2000.
- Moltmann, Jürgen, *Dieu dans la création*, Paris, Cerf, 1985.
- Nicolino, Fabrice, *Le tour de France d'un écologiste*, Paris, Seuil, 1993.
- North Gary, *Liberating Planet Earth*, Ft. Worth, Texas, Dominion Press, 1987.
- Pelt, Jean-Marie, *La terre en héritage*, Paris, Fayard, 2000.
- Pelt, Jean-Marie, *Au fond de mon jardin*, Paris, Fayard, 1992.
- Rabhi, Pierre, Hulot, Nicolas, *Graines de possible, regards croisés sur l'écologie*, Paris, Calmann-Levy, 2005.
- Ramade, François, *Le grand massacre, l'avenir des espèces vivantes*, Paris, Hachette, 1999.
- Reeves, Hubert, *Mal de terre*, Paris, Seuil, « Point Sciences », 2005.
- Sainteny Guillaume, *L'introuvable écologisme français*, Paris, PUF, 2000.
- Schaeffer, Francis, *La pollution et la mort de l'homme*, Guebwiller, LLB, 1974.
- Schäfer-Guignier, Otto, *Et demain la terre, Christianisme et Écologie*, Genève, Labor et Fides, 1990.
- Sharland, Roger W., *The Stewardship of God's World*, Nairobi, REAP, 1999.
- Weaver, John, & Hodson Margot, *The Place of Environmental Theology*, Oxford, Whitley Trust, Prague, Baptist Theological Seminary, 2007.
- Weizäcker von, Carl Friedrich, *Le temps presse*, Paris, Cerf, 1987.
- Wright, N.T., *Nouveaux cieux, nouvelle terre*, Aix-en-Provence, Kerygma, 2004

REVUES

- Communio, *L'Écologie*, Revue catholique internationale, n° 107, mai-juin 1993.
- Concilium, *Pas de ciel sans la terre*, Revue internationale de théologie, n° 236, 1991.
- L'Écologiste, *Religions et Écologie*, n° 9, février 2003.
- Dossier pour un débat, *L'usufruit de la terre, Courants spirituels et culturels face aux défis de la sauvegarde de la planète*, Jean-Pierre Ribaut, Marie-José Del Rey, n° 73, janvier 1997.
- Fac Réflexion, *Dieu est-il vert ?* Henri Blocher, n° 15, janvier 1990.

Fac Réflexion, *La spiritualité de Gaïa, une critique chrétienne*, Loren Wilkinson, n° 31, juin 1995.

Foi et Vie, *Écologie et Théologie*, Rodes, Ellul, Charbonneau, etc., n° 5-6, décembre 1974.

Foi et Vie, *Sciences, techniques, éthique*, Rodes, Ellul, Charbonneau, etc., n° 3-4, juillet 1988.

Hokhma, *La fin du monde, une question d'actualité*, Cuvillier, Baecher, etc., n° 62, 1996.

Ichtus, *La Pollution, ses dangers, ses limites*, Philippe Gold-Aubert, n° 40, février 1974.

Ichtus, *La responsabilité écologique du chrétien*, L. de Benoît, J. Humbert, n° 50, février-mars 1975.

Information-Evangélisation, ERF, *Les chrétiens, l'environnement et le développement durable*, sous la direction de J.-P. Barde, n°2, avril 2008.

La Vie, *Pourquoi Dieu a inventé l'écologie?* n° hors-série, 2005.

Liberté politique, Collectif, *Le Nouvel Age Ecologique*, Paris, François-Xavier de Guibert, n°20, juillet/août 2002.

Lumière et Vie, *Écologie et Création*, Simon, Müller, Blancy, etc., n° 214, septembre 1993.

Revue Réformée, *Justice, Paix et préservation de la création*, Paul Wells, n° 157, novembre 1988.

Revue Réformée, *Écologie et Création*, Henri Blocher, Jean Brun, Peter Jones, n° 169, juin 1991.

Revue Réformée, *Bible et Écologie : protection de l'environnement et foi chrétienne*, Frédéric Baudin, n° 232, mars 2005.

Revue Réformée, *Apologie de la création*, Jean-Paul Dunand ; *Le dessein intelligent : une nouvelle critique de l'évolution darwinienne*, Reed Davis, n° 245 – 2008/1, janvier 2008.

Revue Réformée, *Pauvreté, Justice et compassion*, collectif (Carrefour théologique 2008), n 247, 2008/4, juillet 2008.

Films et documentaires

Al Gore, *Une vérité qui dérange* (2007)

Yann Arthus Bertrand, *Home* (2009)

Nicolas Hulot, *Le syndrome du Titanic* (2009)

Jean-Paul Jaud, *Nos enfants nous accuseront* (2008)

Colline Serreau, *La belle verte* (1996)

Annexes

I. La Déclaration de Villars sur l'Entraide et le développement⁵¹

Au printemps 1987, une quarantaine de chrétiens « évangéliques » venus des quatre coins du monde se sont réunis à Villars, en Suisse pour examiner quels principes bibliques devaient sous-tendre leur conception de l'entraide et du développement. Pendant cinq jours, les études présentées ont nourri discussions, débats et réflexions personnelles. Les questions abordées dans ce document sont le fruit de cette conférence. Les signataires encouragent le lecteur à étudier, à la lumière de l'Écriture, la pertinence des thèses ci-après.

La détresse du monde

L'ampleur de la faim et de la misère dans le monde sont un grave sujet de préoccupation pour notre temps. Face aux catastrophes, à la maladie et à la pauvreté chroniques, des organismes d'entraide et de développement fournissent une assistance matérielle massive. Mais, malgré les ressources mises en œuvre la faim et la misère semblent s'aggraver. Il faut se rendre à l'évidence bien des efforts produisent peu de résultats à long terme.

Ce constat nous invite, nous les chrétiens, à réévaluer nos programmes d'entraide et de développement à la lumière de la Parole de Dieu. Nous sommes persuadés qu'une étude attentive de l'enseignement biblique exigera une modification de nos pratiques et, peut-être même, une réforme de notre manière de comprendre les besoins humains et de nos stratégies pour soulager la souffrance.

L'expression « entraide et développement » recouvre deux principes qui jalonnent toute l'Écriture. La notion d'« entraide » souligne la responsabilité que le peuple de Dieu a de secourir l'affamé et l'opprimé ; le concept de « développement » met l'accent sur le mandat culturel. Le peuple a pour tâche de gérer de façon responsable les dons de Dieu, d'instaurer des sociétés prospères saines et gouvernées avec justice. En effet, une amélioration substantielle de la situation économique et humaine sera la conséquence des efforts faits à la fois dans le cadre de l'entraide et du développement.

Nous reconnaissons que nous sommes pécheurs et faillibles, et nous admettons aisément que d'autres chrétiens convaincus, puissent ne pas partager nos convictions. Néanmoins, nous sommes contraints, par la Parole de Dieu et par la réalité de la souffrance humaine, de dire nos convictions à nos contemporains, chrétiens ou non. Nous n'avons pas la prétention d'épuiser le sujet, mais nous espérons que les conclusions de la conférence de Villars stimuleront la recherche et le dialogue, et favoriseront un débat entre tous ceux qui confessent que le Christ est le Seigneur.

Sujets de préoccupation

Notre intention étant précisée, voici les sujets qui suscitent notre inquiétude :

1. Les méthodes et les buts, qui sous-tendent telle ou telle action humanitaire, ne s'inscrivent pas en général dans une perspective spécifiquement biblique.
2. La tendance à répondre essentiellement aux besoins matériels sans se préoccuper suffisamment des besoins spirituels.
3. La tentative de faire une synthèse entre concepts marxistes et doctrines chrétiennes, de confondre la libération économique et le salut, et d'appliquer la critique marxiste sans reconnaître l'incompatibilité de cette perspective avec celle de la Bible.
4. L'importance accordée à la redistribution des richesses comme réponse à la pauvreté et à la misère sans reconnaître la valeur de l'esprit d'entreprise, du sens des affaires, de la créativité et de la liberté économique et politique.
5. L'attrait des économies centralisées et des solutions coercitives, malgré l'échec de ce type d'économies et leurs violations répétées des droits du pauvre.
6. La volonté unilatérale de changer les structures sans reconnaître que, bien souvent, on ne fait que remplacer une structure oppressive par une autre.
7. Le danger d'être pris au piège d'une utopie ou d'une idéologie, qu'elle soit de droite ou de gauche.
8. La tendance à la partialité politique lorsqu'on dénonce l'oppression.
9. La lutte contre les causes externes de la pauvreté, telles que l'exploitation et l'oppression, sans que soient mises en évidence les causes internes fondées sur des croyances et des habitudes culturelles particulières.
10. L'existence de programmes d'entraide et de développement qui ne donnent pas une place centrale à la conversion personnelle et à la formation de disciples, et qui n'encouragent pas de collaboration avec l'Église locale.

⁵¹ Ce texte a été publié dans *La Revue Réformée*, no. 157, 1988, p. 72-74.

11. L'absence d'un enseignement biblique englobant qui ait un impact sur l'environnement culturel et social et ne se limite pas à l'individu, à la famille et à la question du travail.
12. L'ignorance de la nature biblique de la famille, cellule sociale et économique de base qui a le droit de posséder et de gérer des biens, et l'incapacité de résister aux idéologies qui portent atteinte à cette vocation de la famille.
13. L'audience reçue par l'idée fausse qui fait de la pauvreté une vertu ou qui veut sanctifier le pauvre parce qu'il est démuné.

La perspective biblique

A la suite de cette réflexion critique, nous souhaitons attirer l'attention sur certains aspects de l'enseignement biblique et sur leurs conséquences pratiques pour l'entraide et le développement.

1. Dieu a créé l'homme à son image, le dotant de liberté, de créativité de dignité et de discernement moral. De plus, avant la Chute, l'homme vivait en harmonie avec la création de Dieu. Il ne connaissait ni douleur, ni souffrance ni mort.
2. La réalité dévastatrice du péché et du mal (la faim, l'oppression, les privations, la maladie, la mort et la séparation de Dieu) est la conséquence de la révolte de l'homme contre Dieu. Celle-ci a commencé avec la Faute en Eden et s'est perpétuée tout au long de l'histoire.
3. Les causes de la faim et des privations sont, par conséquent, tout autant spirituelles que matérielles. Elles ne peuvent pas être traitées de manière satisfaisante si leur aspect spirituel n'est pas pris en considération.
4. La révolte de l'homme contre Dieu a des répercussions dans tous les domaines de l'existence. La Faute en Eden a entraîné la malédiction divine contre la création et engendré des formes de pensées, des expressions culturelles et des types de relations qui maintiennent les hommes et les femmes dans leur état de pauvreté et de misère.
5. Toute action chrétienne d'entraide et de développement doit, par conséquent, promouvoir une transformation spirituelle de l'homme : le libérer d'attitudes, de croyances, de valeurs et de formes culturelles nocives. Proclamer l'Evangile et faire des disciples, apparaissent donc comme deux démarches nécessaires, non seulement pour le salut éternel, mais aussi pour la transformation culturelle et économique de la société.
6. Quand, en Israël, la famine et les privations sévissent à cause de structures sociales injustes, la Bible dénonce ceux qui sont à l'origine de cette oppression et appelle à l'obéissance de la loi divine. L'accent n'y est donc pas mis sur « les structures injustes », mais sur « les choix mauvais de l'homme » qui produisent et perpétuent souffrances et injustices.
7. Dieu nous révèle l'ultime réponse à toute souffrance et à toute misère dans le don de son fils unique Jésus-Christ qui, par sa mort et sa résurrection a brisé la puissance du péché et de la mort. C'est à la croix que le Christ a acquis, par sa mort rédemptrice, la victoire décisive en faveur de tous ceux qui croiraient en lui. La victoire finale sera manifestée lorsque le Christ reviendra en puissance et en gloire pour régner avec son peuple. En attendant ce jour, tous ceux qui confessent que Jésus est leur Seigneur ont une double vocation :
 - prendre soin des malheureux en se laissant vraiment et concrètement conduire par le Saint-Esprit
 - partager avec les hommes le seul message qui puisse donner une espérance vraie à un monde brisé.

Conclusion

Les questions soulevées et les propositions bibliques énoncées sont une invitation, à tous ceux qui confessent Christ comme Seigneur, à entamer une recherche et à engager un débat, afin que nous puissions servir Dieu plus fidèlement et œuvrer ensemble avec plus d'efficacité

II. La protection de l'environnement : Déclaration de l'Alliance Évangélique Mondiale - Assemblée Générale, Pattaya, Thaïlande, 2008 (D'après la « Déclaration évangélique sur la protection de la création » publiée par le Réseau Évangélique de l'Environnement – *Evangelical Environment Network*, www.creationcare.org). Traduction, F. Baudin

La terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur (Psaume 24.1)

En tant que disciples de Jésus-Christ soumis à l'autorité de la Bible et conscients de notre responsabilité dans la dégradation de la création, nous croyons que notre foi, ancrée dans la révélation biblique, est essentielle pour trouver des solutions à nos problèmes écologiques.

Nous adorons et honorons le Créateur. Nous cherchons donc à aimer et prendre soin de la création. Mais nous avons péché, nous avons échoué dans notre mission de bien gérer la création.

Nous nous repentons donc d'avoir pollué, dégradé voire détruit l'oeuvre du Créateur. Notre relation avec Dieu est étroitement liée au rapport que nous entretenons avec notre terre, là où nous sommes établis. Nous nous engageons donc à travailler pour établir la paix sociale et favoriser la biodiversité dans les lieux où Dieu nous a appelés à résider.

En Jésus-Christ, Dieu comble le fossé qui nous sépare de lui, il nous offre les premiers fruits de la réconciliation qui s'étend au monde dans son ensemble. Nous nous engageons donc à travailler avec la force que nous confère l'Esprit-Saint afin de partager la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, en paroles et en actes, de travailler à la réconciliation de tous les êtres humains en Christ, et de favoriser ainsi la restauration, par Jésus-Christ, de ce monde qui demeure marqué par le mal et la souffrance.

Nous attendons le jour où la création qui « souffre et gémit » sera totalement régénérée (cf. Romains 8.18-22). Nous nous engageons donc à travailler avec détermination afin de protéger cette création et en guérir les maux, pour la gloire et l'honneur du Créateur, que nous connaissons en partie en contemplant l'oeuvre de sa création, mais qui se révèle pleinement en Jésus-Christ et dans sa Parole, la Bible.

Nous reconnaissons que nos enfants font face à une crise croissante qui affecte la création et que nous subissons tous, quoique la grâce de Dieu nous soutienne dans cette situation. Pourtant, nous continuons à dégrader la création.

Nous reconnaissons que les personnes les plus pauvres dans notre monde, dont la part est minime dans la dégradation de l'environnement, souffrent le plus des effets de cette détérioration. Nous reconnaissons que de nombreuses personnes concernées par cette situation, convaincues que les problèmes écologiques sont plus spirituels que technologiques, recherchent dans les idéologies et les religions du monde des ressources spirituelles pour apporter des soins appropriés à notre planète.

Nous reconnaissons également que les hommes, les femmes et les enfants, créés à l'image de Dieu, ont une responsabilité particulière pour prendre soin de la création. Nos actions devraient assurer la prospérité de la création à long terme et renforcer ainsi le témoignage que la création tout entière rend au Créateur.

Cependant, nous avons trop souvent ignoré nos limites en tant que créatures et nous avons exploité la terre avec cupidité, plutôt que d'en prendre soin.

Nous croyons qu'en Jésus-Christ notre espérance est réelle, non seulement pour les hommes, les femmes et les enfants, mais encore pour l'ensemble de la création qui souffre des conséquences du péché des êtres humains. Nous rappelons les paroles de Jésus : « Même dans l'abondance, la vie d'un homme ne dépend pas de ce qu'il possède » (Luc 12.15). Nous invitons donc les disciples de Jésus à résister à l'attrait du gaspillage et de la consommation excessive en adoptant volontairement un style de vie qui exprime l'humilité, la patience, la maîtrise de soi, la sobriété et la modération, et à se tenir aux côtés de tous ceux qui souffrent des conséquences de la dégradation de l'environnement.

En Jésus-Christ, le Royaume de Dieu se révèle non seulement à travers une relation renouvelée avec Dieu, mais encore par l'harmonie des relations et la justice restaurées entre l'humanité et l'ensemble du monde créé par Dieu. Par conséquent nous invitons tous les chrétiens à affirmer de nouveau que la création tout entière appartient à Dieu, qui l'a créée bonne et qui la renouvelle en Jésus-Christ.

Nous invitons également les chrétiens à demeurer à l'écoute de tous ceux qui sont concernés par le processus de restauration de la création et à travailler de tout coeur avec eux, ainsi qu'à se laisser enseigner par eux ; nous les invitons enfin à partager avec eux notre conviction que Dieu, qui se révèle à tous de façon générale à travers sa création, ne se révèle en particulier et pleinement qu'en la Parole faite chair, Jésus-Christ, le Dieu vivant qui a créé et qui soutient toute chose.

Nous proclamons cette Déclaration sachant que jusqu'à ce que Jésus-Christ revienne pour accomplir la réconciliation de toute chose, nous sommes appelés à être les administrateurs fidèles du beau et bon jardin de Dieu, notre terre sur laquelle nous résidons...

III. Déclaration de Venise

DÉCLARATION COMMUNE DU SAINT-PÈRE ET DU PATRIARCHE OECUMÉNIQUE
SA SAINTETÉ BARTHOLOMAIOS I, Lundi 10 juin 2002, de Sa Sainteté le Pape Jean-Paul II et de Sa Sainteté le Patriarche oecuménique Bartholomaïos I

Nous sommes réunis ici aujourd'hui dans un esprit de paix pour le bien de tous les êtres humains et pour la protection de la création. En ce moment de l'histoire, au début du troisième millénaire, nous regrettons de constater les souffrances quotidiennes d'un grand nombre de personnes à cause de la violence, de la faim, de la pauvreté et de la maladie. Nous sommes également préoccupés par les conséquences négatives pour l'humanité et pour toute la création qui découlent de la dégradation de certaines ressources naturelles fondamentales, comme l'eau, l'air et la terre, provoquée par un progrès économique qui ne reconnaît pas et ne tient pas compte de ses limites.

L'homme a détruit l'harmonie originale de la création

Dieu tout-puissant a envisagé un monde de beauté, et d'harmonie, et Il l'a créé en faisant de chacune de ses parties une expression de Sa liberté, de Sa sagesse et de Son amour (cf. *Gn* 1, 1-25).

Au centre de toute la création, Il nous a placés, nous, êtres humains, avec notre dignité humaine inaliénable. Bien que nous ayons de nombreux points en commun avec les autres êtres vivants, Dieu tout-puissant est allé plus loin avec nous en nous donnant une âme immortelle, source de la conscience de soi et de la liberté, des dons qui nous configurent à son image et à sa ressemblance (cf. *Gn* 1, 26-31; 2, 7). Marqués par cette ressemblance, Dieu nous a placés dans le monde afin de coopérer avec lui à la réalisation toujours plus complète de l'objectif divin de la création.

Au début de l'histoire, l'homme et la femme ont péché en désobéissant à Dieu et en rejetant son dessein de création. Parmi les conséquences de ce premier péché figure la destruction de l'harmonie originale de la création. Si nous examinons attentivement la crise sociale et écologique que la communauté mondiale doit affronter, nous devons constater que nous trahissons encore le mandat que Dieu nous a confié: être les gardiens appelés à collaborer avec Dieu en vue de veiller sur la création dans la sainteté et la sagesse.

La conscience écologique chrétienne

Dieu n'a pas abandonné le monde. Son désir est que Son dessein et notre espérance pour le monde soient accomplis à travers notre coopération en vue de restaurer sa beauté originelle. A notre époque, nous assistons à une croissance de la *conscience écologique* qui doit être encouragée, afin de conduire à des initiatives et à des programmes concrets. La conscience de la relation entre Dieu et l'humanité confère un sens plus complet à l'importance de la relation entre les êtres humains et l'environnement naturel, qui est la création de Dieu et que Dieu nous a confié pour le garder avec sagesse et amour (cf. *Gn* 1, 28).

Le respect pour la création découle du respect pour la vie et la dignité humaines. C'est sur la base de notre reconnaissance du fait que le monde est créé par Dieu que nous pouvons distinguer un ordre moral objectif, à l'intérieur duquel nous pouvons mettre en place un code d'éthique de l'environnement. Dans cette perspective, les chrétiens et les autres croyants doivent jouer un rôle spécifique en proclamant les valeurs morales et en éduquant les personnes à une *conscience de l'écologie*, qui n'est autre que la responsabilité envers soi-même, envers les autres, et envers la création.

Repentir, prière, triple vision spirituelle

Ce qui est exigé est un acte de repentir de notre part et une tentative renouvelée de nous considérer nous-mêmes, les uns les autres, et le monde qui nous entoure dans la perspective du dessein divin de la création. Le problème n'est pas seulement économique et technologique, il est également moral et spirituel. Une solution au niveau économique et technologique ne peut être trouvée que si nous entreprenons, de la façon la plus radicale possible, une conversion intérieure du cœur, qui puisse conduire à un changement de mode de vie et à une modification des schémas inacceptables de consommation et de production. Une *conversion* authentique dans le Christ nous permettra de changer notre façon de penser et d'agir.

Nous devons tout d'abord retrouver l'humilité et reconnaître les limites de nos pouvoirs, et, ce qui est plus important, les limites de nos connaissances et de notre jugement. Nous avons pris des décisions, accompli des actions, et établi des valeurs qui nous ont détournés du monde tel qu'il devrait être, détournés du dessein de Dieu sur la création, et de tout ce qui est essentiel à une planète saine et à une communauté saine de personnes. Une nouvelle approche et une nouvelle culture sont nécessaires, fondées sur la centralité de la personne humaine au sein de la création et inspirées par un comportement fondé sur une éthique écologique dérivant de notre triple relation avec Dieu, avec nous-mêmes et avec la création. Une telle éthique

encourage l'interdépendance et souligne les principes de la solidarité universelle, de la justice sociale et de la responsabilité, afin de promouvoir une véritable culture de la vie.

En second lieu, nous devons franchement admettre que l'humanité mérite mieux que ce que nous voyons autour de nous. Nous avons droit, et bien plus encore nos enfants et les générations futures, à un monde meilleur, un monde libéré de la dégradation, de la violence et de l'effusion de sang, un monde de générosité et d'amour.

En troisième lieu, conscients de la valeur de la prière, nous devons implorer Dieu le créateur afin qu'il illumine partout les personnes sur le devoir de respecter et de veiller attentivement sur la création.

Six objectifs éthiques

Dans ce but, nous invitons tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté à réfléchir sur l'importance des objectifs éthiques suivants:

1. Penser aux enfants du monde lorsque nous élaborons et évaluons nos choix d'action.
2. Etre disposés à étudier les valeurs authentiques fondées sur le droit naturel qui sous-tend toute culture humaine.
3. Utiliser la science et la technologie dans toutes leurs compétences et de manière constructive, tout en reconnaissant que les conquêtes de la science doivent toujours être évaluées à la lumière de la centralité de la personne humaine, du bien commun et de l'objectif intrinsèque de la création. La science peut nous aider à rectifier les erreurs du passé, afin de promouvoir le bien-être spirituel et matériel des générations présentes et futures. C'est notre amour pour nos enfants qui nous montrera le chemin que nous devons suivre à l'avenir.
4. Faire preuve d'humilité à l'égard du concept de propriété et être ouverts aux demandes de solidarité. Notre condition de mortels et notre fragilité de jugement nous mettent en garde contre le danger de prendre des mesures irréversibles à l'égard de ce que nous avons choisi de considérer comme notre propriété au cours de notre bref séjour sur cette terre. Nous n'avons pas reçu de pouvoirs illimités sur la création, nous ne sommes que les gardiens du patrimoine commun.
5. Reconnaître la diversité des situations et des responsabilités dans notre action en faveur d'un meilleur environnement mondial. Nous ne pouvons pas attendre de chaque personne et de chaque institution qu'elles assument le même fardeau. Chacun doit apporter sa contribution, mais afin de respecter les exigences de justice et de charité, les sociétés les plus riches doivent porter un fardeau plus lourd, et il est exigé d'elles un plus grand sacrifice que celui que peuvent offrir les pays pauvres. Les religions, les gouvernements et les institutions doivent affronter de nombreuses situations différentes, mais sur la base du principe de subsidiarité, chacun peut accomplir certaines tâches, et donc une partie de l'effort commun.
6. Promouvoir une approche pacifique face aux désaccords sur la façon de vivre sur cette terre, de la partager et de l'utiliser, sur ce qui doit changer et ce qui est immuable. Notre désir n'est pas d'éluder la controverse sur l'environnement, car nous avons confiance en la capacité de la raison humaine et dans la voie du dialogue pour atteindre un accord. Nous nous engageons à respecter les opinions de ceux qui ne sont pas d'accord avec nous, en recherchant des solutions à travers un échange ouvert, sans avoir recours à l'oppression et à la domination.

Il n'est pas trop tard. Le monde créé par Dieu possède d'incroyables pouvoirs de guérison. En une seule génération, nous pourrions guider la terre vers l'avenir de nos enfants. Faisons en sorte que cette génération commence maintenant, avec l'aide et la bénédiction de Dieu!

Rome-Venise, le 10 juin 2002

IV. Déclaration sur l'Engagement évangélique à mener un style de vie simple, Comité de Lausanne, 1980.

(Nous ne reproduisons ici que les articles les plus directement liés à notre sujet.)

An Evangelical Commitment to Simple Lifestyle

"An Evangelical Commitment to Simple Lifestyle" was written and endorsed by the International Consultation on Simple Lifestyle, held at Hoddesdon, England on March 17-21, 1980. The Consultation was sponsored by the Lausanne Committee on World Evangelization s Lausanne Theology and Education Group and the World Evangelical Fellowship's Theological Commission's Unit on Ethics and Society. For further information and additional copies, write to Unit on Ethics and Society, World Evangelical Fellowship, 300 W. Apsley St., Philadelphia, PA 19144.

Preamble

For four days we have been together, 85 Christians from 27 countries, to consider the resolve expressed in the Lausanne Covenant (1974) to "develop a simple lifestyle." We have tried to listen to the voice of God, through the pages of the Bible, through the cries of the hungry poor, and through each other. And we believe that God has spoken to us.

We thank God for his great salvation through Jesus Christ, for his revelation in Scripture which is a light for our path, and for the Holy Spirit's power to make us witnesses and servants in the world.

We are disturbed by the injustice of the world, concerned for its victims, and moved to repentance for our complicity in it. We have also been stirred to fresh resolves, which we express in this Commitment.

1. Creation

We worship God as the Creator of all things, and we celebrate the goodness of his creation. In his generosity he has given us everything to enjoy, and we receive it from his hands with humble thanksgiving (I Timothy 4:4, 6:17). God's creation is marked by rich abundance and diversity, and he intends its resources to be husbanded and shared for the benefit of all.

We therefore denounce environmental destruction, wastefulness and hoarding. We deplore the misery of the poor who suffer as a result of these evils. We also disagree with the drabness of the ascetic. For all these deny the Creator's goodness and reflect the tragedy of the fall. We recognize our own involvement in them, and we repent.

2. Stewardship

When God made man, male and female, in his own image, he gave them dominion over the earth (Genesis 1:26-28). He made them stewards of its resources, and they became responsible to him as Creator, to the earth which they were to develop, and to their fellow human beings with whom they were to share its riches. So fundamental are these truths that authentic human fulfillment depends on a right relationship to God, neighbor and the earth with all its resources. People's humanity is diminished if they have no just share in those resources.

By unfaithful stewardship, in which we fail to conserve the earth's finite resources, to develop them fully, or to distribute them justly, we both disobey God and alienate people from his purpose for them. We are determined, therefore, to honor God as the owner of all things, to remember that we are stewards and not proprietors of any land or property that we may have, to use them in the service of others, and to seek justice with the poor who are exploited and powerless to defend themselves.

We look forward to "the restoration of all things" at Christ's return (Acts 3:21). At that time our full humanness will be restored; so we must promote human dignity today.

3. Poverty and Wealth

We affirm that involuntary poverty is an offense against the goodness of God. It is related in the Bible to powerlessness, for the poor cannot protect themselves. God's call to rulers is to use their power to defend the poor, not to exploit them. The church must stand with God and the poor against injustice, suffer with them and call on rulers to fulfill their God-appointed role.

We have struggled to open our minds and hearts to the uncomfortable words of Jesus about wealth. "Beware of covetousness" he said, and "a person's life does not consist in the abundance of his possessions" (Luke 12:15). We have listened to his warnings about the danger of riches. For wealth brings worry, vanity and false security, the oppression of the weak and indifference to the sufferings of the needy. So it is hard for a rich person to enter the kingdom of heaven (Matthew 19:23), and the greed will be excluded from it. The kingdom is a free gift offered to all, but it is especially good news for the poor because they benefit most from the changes it brings.

We believe that Jesus still calls some people (perhaps even us) to follow him in a lifestyle of total, voluntary poverty. He calls all his followers to an inner freedom from the seduction of riches (for it is impossible to serve God and money) and to sacrificial generosity ("to be rich in good works, to be generous and ready to share"-I Timothy 6:18). Indeed, the motivation and model for Christian generosity are nothing less than the example of Jesus Christ himself, who, though rich, became poor that through his poverty we might become rich (11 Corinthians 8:9). It was a costly, purposeful self-sacrifice; we mean to seek his grace to follow him. We resolve to get to know poor and oppressed

people, to learn issues of injustice from them, to seek to relieve their suffering, and to include them regularly in our prayers. [...]

5. Personal Lifestyle

Jesus our Lord summons us to holiness, humility, simplicity and contentment. He also promises us his rest. We confess, however, that we have often allowed unholy desires to disturb our inner tranquility. So without the constant renewal of Christ's peace in our hearts, our emphasis on simple living will be one-sided.

Our Christian obedience demands a simple lifestyle, irrespective of the needs of others. Nevertheless, the facts that 800 million people are destitute and that about 10,000 die of starvation every day make any other lifestyle indefensible.

While some of us have been called to live among the poor, and others to open our homes to the needy, all of us are determined to develop a simpler lifestyle. We intend to reexamine our income and expenditure, in order to manage on less and give away more. We lay down no rules or regulations, for either ourselves or others. Yet we resolve to renounce waste and oppose extravagance in personal living, clothing and housing, travel and church buildings. We also accept the distinction between necessities and luxuries, creative hobbies and empty status symbols, modesty and vanity, occasional celebrations and normal routine, and between the service of God and slavery to fashion. Where to draw the line requires conscientious thought and decision by us, together with members of our family. Those of us who belong to the West need the help of our Third World brothers and sisters in evaluating our standards of spending. Those of us who live in the Third World acknowledge that we too are exposed to the temptation to covetousness. So we need each other's understanding, encouragement and prayers.

6. International Development

We echo the words of the Lausanne Covenant: "We are shocked by the poverty of millions, and disturbed by the injustices which cause it." One quarter of the world's population enjoys unparalleled prosperity, while another quarter endures grinding poverty. This gross disparity is an intolerable injustice; we refuse to acquiesce in it. The call for a New International Economic Order expresses the justified frustration of the Third World.

We have come to understand more clearly the connection between resources, income and consumption: people often starve because they cannot afford to buy food, because they have no income, because they have no opportunity to produce, and because they have no access to power. We therefore applaud the growing emphasis of Christian agencies on development rather than aid. For the transfer of personnel and appropriate technology can enable people to make good use of their own resources, while at the same time respecting their dignity. We resolve to contribute more generously to human development projects. Where people's lives are at stake, there should never be a shortage of funds.

But the action of governments is essential. Those of us who live in the affluent nations are ashamed that our governments have mostly failed to meet their targets for official development assistance, to maintain emergency food stocks or to liberalize their trade policy.

We have come to believe that in many cases multi-national corporations reduce local initiative in the countries where they work, and tend to oppose any fundamental change in government. We are convinced that they should become more subject to controls and more accountable.

7. Justice and Politics

We are also convinced that the present situation of social injustice is so abhorrent to God that a large measure of change is necessary. Not that we believe in an earthly utopia. But neither are we pessimists. Change can come, although not through commitment to simple lifestyle or human development projects alone.

Poverty and excessive wealth, militarism and the arms industry, and the unjust distribution of capital, land and resources are issues of power and powerlessness. Without a shift of power through structural change these problems cannot be solved.

The Christian church, along with the rest of society, is inevitably involved in politics which is "the art of living in community." Servants of Christ must express his lordship in their political, social and economic commitments and their love for their neighbors by taking part in the political process. How, then, can we contribute to change?

First, we will pray for peace and justice, as God commands. Secondly, we will seek to educate Christian people in the moral and political issues involved, and so clarify their vision and raise their expectations. Thirdly, we will take action. Some Christians are called to special tasks in government, economics or development. All Christians must participate in the active struggle to create a just and responsible society. In some situations obedience to God demands resistance to an unjust established order. Fourthly, we must be ready to suffer. As followers of Jesus, the Suffering Servant, we know that service always involves suffering.

While personal commitment to change our lifestyle without political action to change systems of injustice lacks effectiveness, political action without personal commitment lacks integrity.

V. Apprendre à vivre dans un monde limité, Dominique Bourg, L'Express 24/09/2009, pp.88-89.

Dominique Bourg est philosophe. Professeur à l'université de Lausanne, il est membre du comité de veille écologique de la fondation de Nicolas Hulot.

Depuis les années 1950, nous connaissons une croissance exponentielle de la population et des activités économiques. Cela s'est traduit par des flux de matière et d'énergie tout aussi exponentiels. Avec pour conséquence une perturbation gigantesque de notre écosystème. Aujourd'hui, sur tous les fronts, nous sommes confrontés à la finitude. Prenez le climat : l'élévation de la température, la modification du régime des précipitations et la montée du niveau des mers vont réduire la partie de la terre habitable en permanence par les hommes. Sur le front des ressources fossiles, nous atteindrons le pic pétrolier d'ici à cinq ou dix ans. Sur le front des ressources minérales, nous avons quinze à trente ans maximum de réserves disponibles, à consommation constante, pour certains métaux précieux ou semi-précieux. La disponibilité d'eau douce commence à devenir un véritable problème : on sait d'ores et déjà que 1 degré de température supplémentaire peut faire revenir le désert à l'ouest des Etats-Unis et que la Grande-Bretagne s'inquiète du retour de la sécheresse. Enfin, les "services écologiques" (récolte, élevage, etc.) sont fortement dégradés.

L'enjeu, aujourd'hui, n'est pas de promouvoir une croissance "durable", "verte", ou la décroissance - je ne crois ni à l'une ni à l'autre. L'enjeu, c'est de maintenir une société dynamique dans un monde qui se rétrécit et devient plus hostile. Notre civilisation s'est bâtie sur la croyance de pouvoir dépasser toute finitude, de pouvoir maîtriser le monde physique sans limites et sur le mythe d'un accroissement infini de la richesse. Nous sommes des hypermodernes, avec pour credo la recherche sans fin de la jouissance. En parallèle, nous avons développé une hostilité générale à toute forme de règle et de contrainte. Certes, la conscience de la nécessité de consommer autrement émerge peu à peu, mais sans qu'on réalise à quel point cela remet en cause nos modes de vie et de fonctionnement. Nous croyons toujours que le progrès technique va nous sauver. Mais celui-ci conduit en fait à l'accroissement de la consommation. Ainsi, dans l'informatique, à service rendu égal, un ordinateur consomme aujourd'hui moins d'énergie qu'il y a cinq ou dix ans, mais la puissance requise, les usages et le nombre d'utilisateurs n'ont cessé d'augmenter. Si bien que la consommation globale d'énergie liée à l'informatique devrait tripler d'ici à 2030, selon l'Agence internationale de l'énergie.

La seule solution pour sortir de ce cycle infernal, où la raréfaction des ressources porte en germe des risques de conflits et de guerres, c'est la régulation politique : on ne sortira pas du système actuel sans une régulation forte obligeant à produire et à consommer autrement. Les acteurs ne le feront pas spontanément. Opposer l'innovation à la réglementation est absurde. Au contraire, c'est la contrainte qui pousse à innover, à être créatif, comme l'a démontré la directive européenne Reach, dans la chimie. La taxe carbone est ainsi le seul moyen d'amener les citoyens à changer de comportement énergétique. La réglementation peut encourager l'économie circulaire : il s'agit d'appliquer la stratégie des 3 R - réduire, réutiliser, recycler. C'est-à-dire, au final, chercher à diminuer le substrat matériel de l'économie. Toute la difficulté est de faire avaliser ces nouvelles règles démocratiquement. On est sur la corde raide, les voies de transition sont étroites et l'écofascisme n'est jamais très loin ! Mais des pays prennent de l'avance, comme la Chine, qui a voté, fin 2008, une loi sur l'économie circulaire... surtout appliquée par les entreprises étrangères !

Si la régulation est faite à bon escient, la possession de certains biens deviendra de plus en plus coûteuse : cela ouvrira la voie à une économie de fonctionnalité. Pour maintenir un certain niveau de confort, malgré la pénurie généralisée des ressources, il faudra substituer à la vente d'un bien celle de son usage. Cela existe déjà dans l'industrie : par exemple, Michelin loue des services pneumatiques aux transporteurs et Xerox, des services de photocopie aux entreprises. Mais le potentiel de dématérialisation est bien plus élevé au niveau du consommateur final. On peut envisager la mutualisation de toute une série d'équipements (voiture, perceuse, etc.). Partager une voiture, c'est autant d'émissions en moins, d'essence non consommée, de véhicules non fabriqués. Aujourd'hui, 900 millions de voitures circulent dans le monde, si tous les pays de la planète atteignaient le même degré d'équipement que les Etats-Unis, il y en aurait 5 milliards... Nous n'avons ni les matériaux pour les produire ni le carburant pour les faire rouler !

Nous ne pourrions plus tout posséder, la liberté absolue des modernes n'est plus possible à 7 milliards d'individus sur la planète, bientôt 9. Nous étions dans un monde systématique, unidimensionnel, où tout pouvait croître. Il faut arrêter de penser que l'enrichissement matériel est une fin en soi et revenir à une certaine forme de sobriété. Sans pour autant tomber dans la frugalité - dangereuse - des régimes communistes des années 1950. Mais, si on laisse aller le libre jeu des initiatives individuelles et nationales, notre monde explosera. Nous allons retrouver une certaine pression du collectif, qu'il faudra maîtriser pour ne pas basculer dans un autre système, tout aussi infernal. Il y a là un vrai défi pour nos institutions. Voilà pourquoi j'avance l'idée de spécialiser le corps législatif et de consacrer la Chambre haute aux seuls enjeux de long terme, avec une approche qualitative et non monétaire. De même, le président de la République devrait avoir un programme à long terme sur les grands biens publics (la biodiversité, le climat). La voie est étroite, les occasions de dérives sont permanentes, il faut garder l'esprit ouvert et critique. Mais nous n'avons pas le choix.

VI. *La défaite du sens commun*, Claude Imbert, *Le Point*, 09/10/2008, n° 1882.

Il y a quelque chose de pourri au royaume de l'argent. Et la crise vrille dans le vermoûlu. La punition qu'elle inflige appauvrira des peuples qui n'en peuvent plus. Elle échauffera contre le capitalisme libéral des réactions nationalistes dangereuses.

Si l'on garde la tête froide, on constatera simplement que le capitalisme n'est pas un système idéal : il n'en existe pas. Il n'est que « préférable ». Evolutif et pragmatique, il se soigne par le bon usage, s'il se peut, de ses crises. Le système est corrigible. Mais les hommes ? C'est une autre affaire !

Le système capitaliste est secoué par la rapide évolution du monde et des techniques. Il est surtout dévoyé, dans son ingénierie financière, par des pratiques détestables. La navigation capitaliste, comme beaucoup d'affaires humaines, n'est menacée que par des excès opposés.

Le premier excès, celui, protectionniste, des rétractions étatiques, étouffe le principe créatif de l'échange. Cet excès-là aura été combattu par une dérégulation progressive. Elle aura profité aux pays riches et, quoi qu'on raconte, aux pauvres : elle aura fortement réduit la misère mondiale. Dans un pays comme la France, encalminé, lui, dans les eaux dormantes de l'Etat-providence, les vents européens de la libre concurrence auront tiré hors du radoub des industries performantes. Cet essor est encore bridé par notre conservatisme social. Craignons, aujourd'hui, que notre antilibéralisme impénitent ne trouve dans la crise un funeste regain ! Déjà, ses porte-voix s'efforcent d'imputer au système la panade nationale. Absurde ! Ce n'est pas la crise financière actuelle qui a défoncé la productivité française, entretenu un chômage record et enflé les déficits. C'est au contraire l'excès antilibéral de la providence d'Etat.

Sur l'autre bord, l'excès inverse du parcours libéral, celui qui génère la crise actuelle, c'est d'avoir laissé le champ libre aux chevaux fous de la finance.

Voyez plutôt : le retournement de l'immobilier américain jette au fossé une cavalerie de crédits consentis à des emprunteurs fragiles. Les créances sont, comme des millions d'autres, transformées en titres négociables qui se refilent de banque à banque, d'un continent à l'autre. Raffinement insensé : on va jusqu'à assurer le risque couru... par des tiers. Si bien que l'entassement mutualisé de l'insolvabilité gonfle une planète d'argent numérisé qui tourne sur nos têtes. Qu'un maillon de la chaîne bancaire défaille et la spirale des confiances illusoire tourne à la spirale des défiances irraisonnées.

Il est vain de prétendre découpler le capitalisme financier de l'entrepreneurial : ils sont frères, et sans crédit point de croissance ! Loin de jeter le bébé avec l'eau du bain, on peut délivrer l'eau de ses toxiques. Le délire de quelques banquiers d'affaires, le lucre du court terme, l'impéritie des politiques sont des vices très humains. Leur conduite fut insensée. Mais les fous du volant ne condamnent pas l'automobile...

Le principal coupable-évidence oubliée !-, c'est la démesure. Cette *hubris* où les anciens Grecs identifiaient le poison majeur de la vie collective.

La démesure c'est la défaite du bon sens, du « sens commun », fils bâtard de la raison et de l'expérience. Beaucoup d'hommes sont doués de raison, mais fort peu de bon sens. Et le sens commun n'est pas de nos jours « tendance »... Il déserte nos palais de pouvoir et de finance, dévalué par les frénésies d'époque, les vertiges de l'accélération, l'évasion dans le virtuel, le mépris du juste milieu, le dédain de la modération.

Le bon sens, réputé médiocre et bourgeois, se méfie des absolus. Il ne croit pas à l'imposition magique, supposée infaillible, de la « main invisible du marché ». Il ne croit pas que les arbres montent jusqu'au ciel. Il sait qu'un risque disséminé n'est que dissimulé. Dans l'ordre moral, sa faculté sensible et naturelle lui désigne le décent et l'indécent. Ainsi répugne-t-il à ces pactoles que brandissent sans vergogne quelques mirobolants d'affaires. Le bon sens s'effraie des brides lâchées à toute une génération d'agents de finance, mirliflores de la caste du Veau d'or.

Administrer la mesure, c'est maintenant la tâche dévolue aux Etats. Aucun libéral de sens commun n'a jamais pensé que les Etats devaient renoncer à leurs devoirs de vigilance et de contrôle. L'Amérique, droguée aux crédits de toutes sortes, se réveille avec la gueule de bois. L'Europe, agitée par l'énergétique Sarkozy, semble, malgré ses divisions, s'aviser des chances d'un front commun. La correction est annoncée. La géhenne certaine. Mais le pire n'est pas sûr.